

# La Costa Drama

MARJORIE ELICH

**Femmes**  
D'AUJOURD'HUI

## CHAPITRE 1

# LE MARIAGE DE MES MEILLEURS AMIS

En ouvrant les yeux ce matin, je sais immédiatement que cette journée va être parfaite. Pas juste parce que j'ai rechargé mes cristaux et avalé un shot de jus concombre-curcuma à jeun. Non. Parce que j'ai prié le dieu du soleil de bien vouloir faire une apparition et que mes souhaits ont été exaucés (super, voilà que tu te prends pour une miss météo à tendance gourou, manquait plus que ça).

Je me lève de mon matelas en fibre de coco recyclée, enfile mon kimono en lin et jette un coup d'œil à la baie vitrée. Face à moi, comme chaque matin, un paysage de rêve, plus beau que sur la plus kitsch des cartes postales : la mer à perte de vue, les citronniers en fleurs, des reflets de lumière dorée sur les vagues et... Soléna qui purifie l'aura d'un livreur de pastèques bio. La routine.

Soléna, c'est la fondatrice de l'endroit où je me trouve : la Casa Soléna (bien sûr qu'elle lui a donné son nom, avec tout l'argent qu'elle y a investi, c'était la moindre des choses), un centre de bien-être holistique niché sur la Costa Brava. Une ancienne business woman qui a terminé en burn-out et s'est reconvertie dans le jus pressé à froid, les bains de gong et la sagesse tantrique. Elle est exubérante, attachante, mystique et bourrée de thunes (oui, tout ça). Elle nomme ses employés "les élus de la lumière" et organise chaque lundi matin un câlin collectif (obligatoire). Et moi, Maëlle, j'ai l'immense honneur d'être son bras droit, son pilier organisationnel, sa maîtresse des plannings. Bref, la seule à savoir où sont rangés les draps de rechange et les clefs de la salle de respiration consciente.

Je suis arrivée ici, il y a 5 ans, fuyant Bruxelles, un poste de rêve devenu cauchemar et un certain Kevin. J'ai d'abord été engagée comme coordinatrice logistique. Puis Soléna m'a promue "gardienne du flux énergétique", ce qui veut dire, dans la vraie vie : gestionnaire des horaires, des stocks et des drames existentiels du personnel. Mais ce matin : pause. Pas de rituel de purification au lever du soleil, pas de gestion de crise entre la prof de yoga et le chef végan (oui, ils couchent ensemble et oui, c'est compliqué). Aujourd'hui, c'est le grand jour : Paco et Benoît se marient. Paco et Benoît, c'est le couple star du centre. Comme leurs idoles Burton et Taylor, ils se sont souvent séparés... pour mieux se retrouver. Le sommet de leur saga ? Une demande en mariage à genoux, en plein institut de

beauté, sous les yeux ébahis des manucures locales. Et nous y voilà...

J'ai passé la nuit à finir les dernières décors, vérifier que les bougies parfumées soient alignées façon feng-shui et menacer le DJ espagnol de le ligoter avec une guirlande solaire s'il passait une seule chanson de Julio Iglesias. J'ai aussi dû calmer Benoît, en panique devant la couleur turquoise de la chemise de Paco - *On dirait le mari de Barbie, Maëlle, je vais vomir !* Mission accomplie. J'enfile ma robe longue en camaïeu eucalyptus (merci Soléna pour le dress code chromo-énergétique qui me donne l'air d'un chicon qu'on a oublié au fond du bac à légumes), j'ajuste mon chignon de déesse (plutôt l'illusion de coiffure que j'ai réussi à créer grâce à un tuto de Benoît), et je me prépare à rayonner. Enfin disons : ne pas pleurer. Parce que ce mariage, aussi merveilleux soit-il, me renvoie à un vieux naufrage. Mon naufrage. Lorsque j'ai cru que moi aussi, j'avais trouvé mon Paco, mon âme miroir, mon partenaire de tantra. Spoiler alert : il s'appelait Kevin (et il était plus cra-cra que karma).

Mais aujourd'hui, c'est leur journée, pas la mienne. Alors je souris, je respire et je répète mon discours pour la centième fois. Paco est sublime dans son costume finalement ivoire. Benoît aussi, même s'il ressemble un peu à un prof de Pilates qui aurait trop forcé sur le botox. Ils sont beaux, ils s'aiment, ils rayonnent. Et moi, je tiens la dragée végane et le micro. La cérémonie commence à la golden hour, ce moment parfait où le soleil dore tout ce qu'il touche, même les doutes. Les chaises ont été installées en demi-cercle face à la mer, la pergola croule sous le jasmin, et l'air sent le citron et les embruns.

Paco arrive en premier, légèrement crispé. Benoît le rejoint, avec ce petit sourire qui dit : "Je suis mort de trouille, mais je t'aime." Quand ils se prennent la main, un frisson parcourt l'assistance. Pas celui du vent, celui de l'émotion. Je me tiens en retrait, les mains moites, le cœur un peu en vrac. Et je les regarde dire "oui" comme on saute dans une piscine glacée : avec courage, maladresse et une pointe d'hystérie (et dire qu'il y a 5 ans, Benoît m'apprenait à faire un smoky-eye sans ressembler à un panda dépressif. Aujourd'hui, il pleure sous son anti-cernes waterproof. La boucle est bouclée).

Quand le gong retentit pour clôturer la cérémonie, tout le monde applaudit. Moi, je m'éclipse, direction la suite de Soléna (plus grande que mon appartement à Bruxelles), pour me couler un bain au sel d'Himalaya. Je fais alors le bilan de cette journée qui vient de s'écouler à toute vitesse. Entre les invités à asseoir et le discours à prononcer, je n'ai pas failli à ma réputation d'organisatrice hors pair (psychorigide, dirait plutôt Soléna). Me choisir comme demoiselle d'honneur était tout à fait judicieux et sans prise de risque, tout l'inverse du fameux costume turquoise initial du marié.

Même si cette baignoire est une abomination écologique, quel bonheur de rentrer dans l'eau chaude. J'évacue toutes les tensions. C'est vrai que sur ce coup-là, j'ai eu ma dose de stress. Entre les sculptures de glace en forme de cygnes qui fondaient à vue d'œil parce qu'un des mariés piquait sa crise - *Il est hors de question que je me marie avec un type qui ressemble à Ken à la plage ! Et pourquoi pas en chemise hawaïenne, tant qu'on y est !* - et la playlist qui ne voulait pas démarrer au bon morceau pour la sortie du couple, la journée fut riche en événements. N'empêche qu'ils étaient ravis, radieux et allaient être très heureux ensemble. En tous cas, c'est tout ce que je leur souhaite. En tant qu'amie du couple, j'ai bondi de joie à l'annonce de ce mariage, mais là, perdue seule dans un océan de bulles de savon, je ne peux m'empêcher de penser à ma propre solitude (solitude ? Tu veux dire, décrépitude ! Regarde-moi tout ce gâchis... Une belle fille comme moi et personne pour me gratter le dos !) Je repense à mon ex, et à tout ce qu'il a foutu en l'air (ce qui inclut, mais ne se limite pas à, mon cycle de sommeil, mon estime de moi et ma playlist feel good).

Je ferme les yeux, quelques minutes. Juste le temps de ne plus être la Maëlle qui s'occupe des nappes en coton bio, des menus sans gluten et du taux vibratoire des galets de méditation. Juste être un corps flottant dans une baignoire trop grande, dans un hôtel trop beau, parfois un peu vide. Tout comme moi. Mais évidemment, à la Casa Soléna, on ne flotte jamais tranquille plus de 10 minutes.

— MAËLLE ? T'ES LÀ ? Une voix perce la porte. Une tornade émotionnelle en robe orange fluo. Soléna. Soléna est comment dire... indescriptible. Imaginez une ancienne directrice de marketing reconvertie en prêtresse du bien-être, qui aurait tout lu de Paulo Coelho et décidé que la chlorophylle pouvait sauver l'humanité. Une crinière argentée montée en chignon désordonné, un liner bleu turquoise, une pure boule d'énergie avoisinant les 100 kilos, juchée sur de vertigineux talons et toujours moulée dans des tenues fluo qui te donnent envie de t'arracher à la fois les yeux et un sourire attendri. Je l'adore. Je la redoute. Elle me fait rire. Elle m'épuise.

Je soupire et sors un bras dégoulinant de mousse pour tenter d'attraper ma serviette.

— Je savais que je te trouverais ici, dit-elle en déboulant dans la salle de bains comme si c'était la sienne, puisque c'est le cas. Tu dégages une énergie de repli introspectif. C'est très Taureau ascendant Sardine ça.

— C'est mon signe préféré. Surtout grillé, avec un filet d'huile d'olive... grogné-je en faisant tomber ma serviette par terre.



Elle éclate de rire, dépose un baiser qui sent la vanille sur mon front trempé et s'assied sur le rebord de la baignoire, les bras pleins de bracelets dorés qui s'entrechoquent gaiement, à chacun de ses mouvements.

— On a un problème. Dimitri a remplacé l'huile de jojoba de Marisol par de la sauce soja. Les clientes qui avaient atelier de yoga du visage sont brillantes... mais pas comme on voudrait.

— Je suppose qu'on ne peut pas appeler ça un soin éclat, alors ?

De vrais gamins ces deux-là, quand est-ce qu'ils arrêteront de se chamailler ? La dernière fois, c'était Marisol, la prof de yoga, qui était rentrée dans la cuisine du chef Dimitri pour lui subtiliser tous ses couteaux. Pendant 48 heures, il nous a servi des courgettes et des patates douces entières et avec la peau en nous faisant croire que "la découpe énergétique et la mastication consciente sculptaient notre âme".

Elle me sourit. Je sens qu'elle voit clair dans mon petit cœur embué. Elle ne dit rien, elle sait. C'est ça aussi, Soléna. Elle plane à 3 mètres du sol, mais elle capte tout.

— Tu penses encore à ton ex ? demande-t-elle doucement. J'acquiesce, les larmes aux yeux. Tu sais ce qu'il te faut ma belle ? C'est pas un mec, mais un drainage du colon. Éberluée par sa réponse pleine d'aplomb, j'éclate de rire. Elle défait un de ses bracelets fait main en pierres d'ancrage émotionnel, me le tend et disparaît aussi vite qu'elle est arrivée, direction les clientes au soja.

— T'inquiète, je gère, profite de ta trempette.

Soléna, heureusement que je l'ai. Avec Paco et Benoît, ce sont mes "Drôles de Dames" à moi. Quand je suis arrivée ici le cœur en confettis, le trio a tout fait pour me distraire, et me faire oublier cet ignoble individu nommé Kevin.

En tant que chef du salon bien-être, Paco m'a prodigué les massages les plus divins. Huiles précieuses, mains de velours, chaleur humaine à tous les étages. Benoît, lui, m'a maquillée, pomponnée, m'a montré comment faire ressortir mes qualités. Il faut dire qu'il a toujours eu le sens du style. À 16 ans, il maquillait déjà ses copines pour les bals de fin d'année et collait leurs faux-cils comme un pro. Sorti premier de sa promo en esthétique, il avait intégré la meilleure école de maquillage de cinéma d'Europe. Sa spécialité ? Les effets spéciaux. Blessures par balle, morsures de vampire, têtes coupées : rien ne lui résistait. Sa maman était très fière de lui, bien sûr. Qui aurait cru que ce petit gars de Bastogne allait la conduire sur le tapis rouge des plus grandes remises de prix du cinéma ? Lui qui rentrait le nez en sang de l'école, à cause de sa trousse à paillettes et de son doux sourire, avait pris une belle revanche sur la vie et sur sa ville, mettant chaque jour un peu plus de distance entre lui et les crétins dégénérés qui avaient hanté son enfance. Et donc, lorsque Benoît annonça à sa mère qu'il stoppait net sa carrière pour aller faire des relookings dans un centre en Espagne, elle n'en crut pas ses oreilles. Jusqu'à ce qu'elle comprenne que son petit garçon talentueux, était devenu un homme magnifique et accompli, assumant jusqu'au bout des ongles sa préférence pour les partenaires du même sexe puisqu'il venait de trouver, enfin, le grand amour.

Je reste seule. Encore.

Et je pense à ce mariage. À Paco et Benoît, leurs mains qui se cherchent, leurs regards qui s'illuminent. Et à moi. À la façon dont j'ai cru, un jour, que Kevin me regarderait toujours comme ça (tu veux dire à la façon dont il t'a quittée par texto ? Entre un emoji cœur violet et un gif de chat qui pleure).

Je soupire et m'enfonce dans l'eau tiède, les bras en croix, comme si j'étais moi-même un petit radeau de survie. Il faut croire que certains naufrages sont plus longs à digérer que d'autres. Mais ce soir, je m'en fous. Ce soir, je suis la demoiselle d'honneur, la gardienne des cristaux, la fée des playlists. Et demain... demain, on verra bien.

Je ferme à nouveau les yeux (5 secondes de silence intérieur, un vrai petit miracle).

Et là, des cris. Des hurlements vénères. Des insultes qui semblent venir de la piscine et qui ricochent contre les murs du patio...

## CHAPITRE 2

# TRAVOLTA ET RESTES DE CREVETTES

— MAIS TU PEUX PAS LAISSER TRAÎNER TON SLIP DE BAIN AU MILIEU DU CHEMIN, BON SANG, ON DIRAIT UN PHOQUE ÉCHOUÉ !

J'arrive en courant, encore à moitié mouillée, pour découvrir à l'autre bout du patio, Paco, les bras en l'air, furibard, qui fait face à Benoît, rouge pivoine. Ce dernier tient dans la main ce qui ressemble vaguement à un bas de bikini en boule.

— C'est pas à moi, OK ? Je porte pas de léopard, Paco!

— Ah non ? Et la dernière fois à Sitges, c'était qui avec la panthère rose sur les fesses ?

— C'était un déguisement, pour une soirée à thème!

— À thème "je flirte avec le barman" ? Oui, je m'en souviens très bien.

— Tu délires ! Tu me fais une crise parce que t'as trouvé une culotte sur une chaise longue ? Sérieux ?

— Ben oui, vu comment tu t'es éclipsé, t'aurais très bien pu...

— T'as bu ou t'as sniffé de l'encens ? Parce que là, t'es en train de ruiner notre karma conjugal ! (Penser à ajouter une session "communication non-violente" dans le programme de lune de miel).

Voilà. À peine 4 heures après leur "oui pour la vie", Paco et Benoît sont à deux doigts d'un duel énergétique. Et moi, bras ballants, au milieu des pétales fanés, je me dis que l'amour, le vrai, celui des contes de fées... il fait vachement de bruit quand il se casse la gueule.

Je m'approche en mode ninja pacificatrice.

— Bon, on respire, les amoureux. C'est un bout de tissu, pas un test ADN.

Je prends le fameux bas de bikini, l'examine comme si j'étais experte en culottes en lycra, puis je tranche :

— Taille 42, sans étiquette. Aucun de vous 2 ne met du 42. Allez, bougez, vous n'avez rien de mieux à faire ?

Benoît éclate de rire malgré lui. Paco fait semblant de râler, mais son regard s'adoucit. Et moi, je jette le bikini conflictuel dans une poubelle en osier. L'incident est clos, pour cette fois.

Au petit matin, le centre a un goût de lendemain de fête. Pas le genre grosse gueule de bois, non. Ici, tout est plus raffiné, plus discret. La cire de bougie qui recouvre le patio dessine des constellations improbables (Oh my god, voilà que je commence à parler comme Soléna), quelques coupes de champagne traînent çà et là. Je ne peux m'empêcher de constater que d'autres maillots de bain trempés agonisent sur un transat, signe que certains se sont éclatés plus que moi cette nuit.

Je traverse l'allée centrale pieds nus, une tasse de tisane à la main ("Sois ton propre soleil" me nargue l'étiquette). La Casa Soléna se réveille lentement, on dirait que la flemme a envahi les lieux. Face à moi, la somptueuse piscine à débordement capte les premiers rayons du soleil. L'eau est parfaitement bleue comme un fond d'écran de méditation guidée. Une cliente prend des selfies sur la margelle, en essayant de caler son aura entre le bougainvillier et la ligne d'horizon (décidément, je ne comprendrai jamais les gens qui passent leurs vacances à se prendre en photo au lieu de profiter de la vue).



Je m'assois à l'ombre d'un parasol, celui du coin sud, mon préféré. D'ici, j'ai une vue parfaite sur l'ensemble du centre : le pavillon des soins, le studio de yoga suspendu avec vue panoramique sur la baie, les chambres minimalistes et la Casa mère, grande bâtisse blanchie à la chaux, avec sa cuisine végétale, sa salle de respiration consciente, et l'immanquable boutique énergétique de Soléna.

Pour le moment, le calme règne. Plus de cris, pas de cristaux égarés, pas de crise existentielle entre 2 clientes en quête de reconnexion sensorielle. Même l'épisode du bikini léopard a l'air terminé. Juste le bruit de l'eau qui lèche doucement le rebord en pierre.

Je me laisse glisser vers les souvenirs. Vers Bruxelles et la moi d'avant. Celle qui court en talons dans les couloirs d'une agence de com', téléphone vissé à l'oreille, clope électronique dans une main et œil qui tressaille en continu (bonjour, je m'appelle Maëlle, profession trentenaire débordée, dort une nuit sur 2 au bureau et entretient une relation à long terme avec ses deadlines).

À l'époque, j'ai un job en or. Une vue imprenable sur la ville, un badge pour accéder à la cafétéria des VIP et un salaire à faire pleurer n'importe quelle fashionista. Je coche toutes les cases de la fille qui réussit : stylée, compétente, dynamique. À ce moment-là, j'y croyais. Surtout que j'étais en couple avec celui que je pensais être l'homme de ma vie (mais c'est pas vrai, il n'est pas encore 8 h du mat' et je suis déjà en train de repenser à lui !). C'est à cette période que j'ai rencontré Soléna. Enfin, Chantal, à l'époque. Mais ça, je ne le sais pas encore.

La rencontre entre Soléna et moi, je m'en souviendrai toute ma vie. C'est typiquement le genre de moment qui semble tout droit sorti d'une comédie déjantée, avec filtres pailletés et bande-son disco. Ça se passe à Bruxelles, lors du concours annuel de danse organisé par l'agence de com' où je bosse à l'époque. Ma boîte, un enfer. Mais la soirée disco, un chef-d'œuvre.

J'ai grandi dans une famille obsédée par les Bee Gees et Patrick Hernandez. J'étais à 2 doigts de m'appeler Gloria Gaynor, alors forcément, la fièvre du samedi soir, je connais. J'organise la soirée "Pelle à tarte Night" dont le principe est simple : tu t'inscris seul ou en duo, et tu laisses les dieux du disco s'emparer de ton corps (et de ta dignité).

Sur la piste, tout le monde se lâche : jeunes, vieux, minces, dodus, en paillettes ou en survêt'. Quelle que soit ton origine, ton âge et ta silhouette, seule

compte ton énergie et ta maîtrise du fameux déhanché popularisé par Travolta. Le dancefloor est en feu et moi, je suis en nage.

Je profite d'un morceau un peu moins entraînant que les autres pour m'éclipser aux toilettes, histoire d'éponger la sueur qui ruisselle dans mon dos et entre mes seins. Je suis en train de rectifier mon maquillage irisé dans le miroir quand elle fait son apparition.

Une vision fracassante.

Habillée comme les Suédoises du groupe ABBA, version sortie de boîte vers 6 h du mat', béret à strass de travers, les bretelles menaçant de se faire définitivement la malle, et une botte en vinyle blanc pendouillant lamentablement sur le côté, comme une peau de banane mal pelée. Elle titube, pose une main soigneusement manucurée devant sa bouche, rote comme si elle était une équipe de rugby à elle toute seule, et fonce droit sur la première porte, qui refuse de s'ouvrir.

Et pour cause, ce n'est pas une toilette, mais le placard de rangement des fournitures. Je m'approche de l'apparition qui n'a visiblement pas abusé que du macramé et tente une approche douce :  
— Pardon, c'est pas les toilettes, c'est...  
— DÉGAGE ! hurle-t-elle. Urgence vitale, OK ?  
Elle secoue la poignée avec une force inversement proportionnelle à sa taille. Je tente encore une fois :  
— Y'a une cabine libre juste là, si tu veux...

Mais rien à faire. La créature en minijupe est décidée à entrer dans le placard, même s'il faut pour cela me passer sur le corps. Je jette un coup d'œil vers le couloir : vide. Personne à l'horizon. Pas une âme secourable. Juste moi, elle et l'intuition d'un désastre imminent.

Et alors que je tente une dernière explication, elle se retourne brusquement, baisse la tête. Et vomit. Sur mes pieds.

Toute sa soirée est là. Cocktails, amuse-bouches, mousseux tiède, tout. Dégobillage complet sur mes splendides sandales dorées neuves (mes préférées, évidemment), et mes orteils nus qui en dépassent et n'avaient rien demandé à personne.

Je reste là, figée, avec des restes de crevettes entre mes doigts de pied mouchetés et fais de mon mieux pour ne pas hurler. Elle lève les yeux vers moi, le mascara dégoulinant, un filet de bave aux coins des lèvres, et me demande avec un sérieux olympien :  
— Tu crois au destin, toi ?

Voilà comment je rencontre pour la première fois Chantal. Enfin, Soléna, aka ma future gourou, amie, patronne, et fournisseuse officielle de bracelets en pierres d'ancrage émotionnel.

Je ne la revois plus pendant plusieurs mois (et honnêtement, je n'avais aucune envie de reproduire cette grande scène), jusqu'à ce que le karma s'en mêle. Le karma et Kevin.

Une semaine après la fameuse soirée disco, il me quitte. Par texto. Entre un emoji cœur violet et un gif de chat qui pleure (la classe internationale). À ce moment-là, je suis tellement sonnée que je réponds "OK", suivi d'un sticker licorne (et je le regrette encore aujourd'hui).

La suite est digne d'une sitcom de mauvaise qualité. Je pleure. Beaucoup. Partout. Dans les toilettes de l'agence, au rayon surgelés du Delhaize, chez mon esthéticienne. Je me plains aussi. À mes collègues, à mes amis, à mon miroir, à mon ostéo. Je rumine, je ressasse, je raconte l'histoire encore et encore, jusqu'à ce qu'on me fuie à la pause de midi.

Peu à peu, je perds tout. Kevin, mon sourire, mon humour, et une bonne partie de mon entourage (c'est fou comme les gens n'aiment pas la version geysier émotionnel de toi-même). Je reste seule avec ma douleur, ma clope électronique et mes playlists tristes.

Alors je tente de me reprendre et j'essaye tout. Mais vraiment tout. Des livres sur la résilience, des apéros happy hours... Et puis, un jour, alors que je suis au fond du trou, entre 2 crises d'urticaire émotionnelle et une overdose de podcasts de développement personnel, je m'inscris à un atelier "Fabrique ta bougie vibratoire". Je n'ai plus vraiment d'amies, plus vraiment de repères, et un besoin urgent de faire brûler quelque chose (idéalement mon ex, mais faute de mieux, une bougie fera l'affaire). J'y vais pour m'occuper les mains et ne pas envoyer un énième message à ce c\*\*, en pleurant, après mon 3e cocktail (les happy hours, c'est vraiment un foutu "guet-à-pinte").

C'est un samedi pluvieux, dans une arrière-salle d'un magasin bio de Bruxelles. Ambiance huiles essentielles et chaises pliantes en bois. On est 6 : 3 femmes qui pleurent en parlant de leur enfant intérieur, un jeune qui dégage une sacrée dose de patchouli, moi, et... elle.

Soléna. Enfin... Chantal. Mais déjà, elle irradie, elle dégage un truc indescriptible. D'abord, il y a ce look improbable : kimono à paillettes, bottines à franges, rouge à lèvres pétant étalé comme une déclaration de guerre. Et puis cette voix douce, rassurante, qui sait

exactement quoi dire dans n'importe quelle circonstance, avec ce ton inné pour foutre un grand coup de pied dans ton existence. Elle me reconnaît tout de suite.

— Ah mais c'est toi ! Les sandales dorées ! Je t'ai vomi dessus, non ?  
(Si j'avais imaginé qu'on se souviendrait de moi comme ça un jour...)

Elle s'assied à côté de moi, désigne la cire fondue et me demande si j'ai un mantra à y infuser. Je bredouille un vague "guérison et lâcher-prise" entre 2 reniflements. Elle choisit "soleil, expansion et tequila" (sans blague).

On passe 2 heures à modeler des bougies en forme de lotus, à respirer en pleine conscience et à faire semblant de croire aux pouvoirs énergétiques de la cire de soja. À la fin, elle me regarde longuement et dit, comme si elle me parlait depuis une autre dimension :

— Tu n'es pas faite pour les open spaces. Tu vaux mieux que les réunions sans fin et les afterworks tièdes. Toi, t'as besoin de lumière, d'espace... et de moi (perso, j'avais juste besoin d'un Dafalgan et d'une sieste, mais j'écoute quand même).

Quelques semaines plus tard, elle m'invite à boire un thé, ou plutôt une potion détox à base de badiane, de fenouil et d'ail noir (ne laissez jamais personne vous faire boire ça, c'est immonde) et elle me parle de son projet. Un centre de bien-être holistique, en Espagne. Une maison blanche, face à la mer. Des soins, des retraites, des rituels sacrés. Un lieu pour renaître, pour vibrer, pour respirer.

— Et moi, dans tout ça ? je demande. Elle sourit.

— Toi ? Tu seras mon ancre, mon garde-fou, ma maîtresse de cérémonie. T'as pas besoin de comprendre maintenant. Tu vas voir, tu vas adorer.

Et elle avait raison. J'ai adoré et j'adore encore. Même si parfois, j'ai envie de l'étrangler avec un de ses saris fluo. Je prends une grande inspiration, les yeux toujours rivés sur la piscine à débordement. Tout est calme. Tout est doux. Tout est...

Merde, j'ai pas vu l'heure passer et les nouveaux sont en train de débarquer...

## CHAPITRE 3

# BIENVENUE CHEZ LES PERCHÉS

Comme dans tout bon club de vacances (pardon "centre de reconnexion holistique"), les groupes changent avec une régularité hebdomadaire. C'est un peu comme au Club Med, les cocktails en moins. Chaque semaine commence donc par le même rituel : la cérémonie d'accueil du lundi matin (cérémonie, c'est un bien grand mot. Disons plutôt : rassemblement cosmico-marketing qu'on fait passer à grand renfort de jus détox). Je jette un coup d'œil à mon reflet dans une vitre. Cheveux de travers, œil légèrement bouffi, mais sourire éclatant. Parfait, même si je suis toujours pieds nus. Pas grave, ça cadre avec l'ambiance.

— Maëlle, les nouveaux arrivent, m'annonce Marisol en passant la tête par la porte de la cuisine, une feuille d'algue coincée dans les cheveux (quoi ? Elle est encore en train de fricoter avec le chef ?)

Je dépose ma tasse encore pleine, attrape mon badge "Maëlle, à VOTRE service" et me dirige vers le portail. Le van est là. Fenêtres ouvertes, moteur encore chaud, et des visages inquiets qui scrutent les environs avec l'air de se demander ce qu'ils font ici.

— Bienvenue au Paraíso del Sol, je lance avec mon air le plus avenant. Je suis Maëlle, et je vais vous faire visiter. Si vous cherchez le distributeur de gin tonic, sachez qu'on a décidé de le remplacer par des jus détox. Mais ne partez pas tout de suite, ça vaut le coup, promis.

Ils rient, un peu tendus, pas encore convertis à la chlorophylle et aux cercles de parole. C'est le "Groupe du Cœur", cette semaine. Soléna leur a donné ce nom hier soir, après avoir tiré une carte de l'Oracle Sacré de la Transformation du Moi Profond. Je les observe : une dizaine de personnes, tous âges confondus, toutes nationalités aussi. Quelques visages fermés, quelques sourires polis. Dans le groupe, je repère vite les personnalités : une influenceuse lifestyle, robe bobo et filtre Instagram intégré dans le regard. Elle s'appelle June. C'est écrit en paillettes sur sa gourde. Un couple de Parisiens qui demande d'emblée si le Wifi est suffisamment stable pour télétravailler dans les transats. Un mec en sarouel très à l'aise, qui parle de sa kundalini comme si c'était sa petite amie. Quatre Anglaises BCBG qui regardent les lieux avec l'air de chercher un groom. Et 2 petits vieux avec le regard

qui pétille. Le patio est baigné de lumière. Au centre, un olivier centenaire veille sur les lieux, les coussins écrus sont en place, les voilages en lin dansent joliment dans le vent marin. On entend le ressac, les oiseaux... et quelqu'un qui cherche du "vrai café" (flash info, il n'y en n'a pas, mais si on en trouve, ça m'intéresse).

Je les emmène pour la visite de bienvenue.

— Ici, le studio de yoga, avec vue panoramique sur la baie. Cours de yin, yoga du visage et ouverture des chakras (je dois chaque fois me concentrer pour ne pas pouffer).

— Ooooh c'est instagrammable à mort ici, commente June, qui a déjà posté 3 stories.

— Là, les cabines de soin. Vous serez pétris, drainés, massés. Vous verrez, c'est magique. On a même une technique qui combine chant chamanique et réflexologie plantaire.

On traverse ensuite la salle de méditation.

— Ici, vous pouvez pratiquer la respiration consciente, la cohérence cardiaque, ou juste vous allonger (perso, j'y viens pour pleurer un bon coup). Il y a tout ce qu'il vous faut pour lâcher prise : encens subtil, quelques cristaux (ça ne sert à rien de les voler, il y a les mêmes au marché et ils ne sont pas plus énergétiques que mes céréales du petit-déj').

— On pourrait installer un petit espace de coworking ici, suggère le Parisien en ajustant son laptop sous le bras. Je fais celle qui n'a rien entendu.

— Plus loin, le jardin aromatique. Vous y cueillerez vous-même vos herbes pour vos infusions quotidiennes. Le grand brun en sarouel se poste au bord de l'allée, s'agenouille et observe une coccinelle.

— Et enfin, la cuisine du chef Dimitri. Cuisine locale, végétarienne, sans gluten (parfois sans goût, mais personne n'ose lui dire). Quelqu'un a une question ? Les Anglaises demandent si "Quelqu'un peut porter les valises... jusqu'à les cellules?"

Je souris. Parce que j'ai l'habitude, mais aussi parce que je sais ce qui les attend cet après-midi : l'excursion. Celle dont aucun groupe ne revient tout à fait pareil. Je les vois s'adoucir peu à peu. Le charme du cadre opère. Chaque pas les éloigne un peu plus de leur monde d'avant. On revient doucement vers le patio.

Et comme chaque semaine, c'est à ce moment-là que Soléna fait son apparition. Tunique mauve brodée d'étoiles dorées, perles dans les cheveux, pieds nus (décidément), bras ouverts comme une prêtresse antique. Elle grimpe sur la petite estrade du patio, elle flotte au-dessus du sol (ou du moins, c'est l'impression qu'elle donne), s'éclaircit la voix et prend une grande inspiration.

— Mes lumières d'amour, bienvenue à Paraiso del Sol, enfin à la Casa Soléna! Vous n'êtes pas ici par hasard. Vous êtes ici pour revenir à vous. Pour danser avec votre vérité et écouter les battements de votre cœur.

Elle continue, envoûtante, l'œil brillant, les bras qui ondulent comme si elle guidait une chorégraphie invisible. Puis elle tourne la tête vers moi, me sourit avec son fameux clin d'œil de bouddha malicieux.

— Et comme notre chère Isadora s'est coincée le dos en posture de grenouille sacrée, c'est Maëlle qui vous accompagnera cet après-midi pour l'excursion d'ancrage vibratoire.

— ... Pardon ? (depuis quand je suis guide de randonnée spirituelle, moi ?)

Je souris, je hoche la tête et ravale ma panique.

— Voilà pour la visite, dis-je en reprenant ma voix de conférencière zen. Vous pouvez regagner vos chambres, poser vos valises et vous reposer si nécessaire. Je vous retrouve ici à 14 h, en tenue confortable, gourde remplie, chakras ouverts. On part en excursion.

Je sors les clés, accrochées à de gros porte-clés en bois flotté, gravés à la main par un ancien stagiaire très zélé.

— Chambre "Élévation" pour June, je lui tends la clé avec une pampille en forme de plume et la mention "Ascension garantie si vous méditez plus de 7 minutes".

— "Chambre Racine" pour le monsieur en sarouel. Son porte-clé est une petite carotte sculptée, avec un slogan douteux : "Plantez-vous pour mieux pousser."

— Et "Chambre du Calme Intérieur" pour le couple de Parisiens, qui échange un regard inquiet. Le porte-clé est un mini-gong en métal qui tinte à chaque pas.

Les clients s'éparpillent en silence, absorbés par leurs pensées ou encore sous le choc de leur rencontre avec Soléna. Je me recentre pour rester calme et me retourne. Elle est là, appuyée contre une colonne, un smoothie verdâtre à la main.

— Tu te rends compte que je ne sais même pas où on va ?

— Bien sûr que si, ma douce. Tu vas les emmener à la Cueva de la Madre, c'est une grotte sacrée à une demi-heure d'ici. Très bon taux vibratoire. On y faisait des rituels d'initiation chez les Ibères. Ou les hippies. Bref, ça descend, c'est sombre, c'est parfait. Je blémis.

— Et je suis censée leur dire quoi ? "Bienvenue dans ce trou humide, laissez-vous pénétrer par la sagesse ancestrale" ?

— C'est pas mal, tu vois, tu l'as en toi, le sens du sacré.

Je râle, elle me sourit.

— Respire, Maëlle. Tu les accompagnes, tu marches devant, tu fais 3 pauses méditatives, une lecture inspirante et hop, le tour est joué. Ajoute une goutte de lavande sur leurs poignets si tu sens une panique collective. Et si tu te perds... écoute la terre. Elle guide toujours.

Je la regarde, consternée. Elle prend mes mains, les serre contre sa poitrine comme pour se dédouaner puis s'éloigne dans un nuage d'huile essentielle. Et moi, je reste là, responsable d'une expédition mystique dans une grotte inconnue, que je vais découvrir en même temps que les participants, une boule au ventre grosse comme un coussin de méditation.

À l'heure prévue, je suis dans le minibus, la porte coulissante encore grande ouverte, le carnet de présence sur les genoux (oui, comme à l'école, et alors ?), il me manque 2 personnes.

— Ils sont où, les petits derniers ? je demande, agacée, en regardant le patio désert.

Une voix répond du fond du bus :

— Pierrette et Lucien ont décidé de rester au centre. Ils ont dit qu'à leur âge, ils préféreraient se reposer. Je coche les noms du couple et claque doucement la porte du bus, c'est parti.

À peine le véhicule s'élançait-il que l'excitation grimpe comme une flambée de sauge sacrée. June commente chaque virage à voix haute "C'est tellement boooo, on dirait le compte Insta de ma copine BlueTravel !", les Parisiens demandent s'il y aura du réseau en haut "parce qu'on a quand même deux calls pro à 17 h", et le mec en sarouel a retiré ses chaussures pour "laisser ses pieds se reconnecter à la vibration de la terre" (même à travers un plancher en PVC ? Vraiment ?).

— Excusez... on fait arrivée maintenant, ou... après ? tente une des Anglaises.

Je me retourne vers le chauffeur, un homme au visage buriné, casquette vissée sur le crâne, chewing-gum bien visible. Je lui demande, en articulant exagérément :

— Cueva de la Madre, c'est ça ? On y sera dans combien de temps ?

Il me répond par un "Mmmrrhpf" accompagné d'un geste du menton vers la montagne. Ses vibrations à lui, c'est "je conduis, je parle pas" et je capte le message.

— D'accord... donc, heu, bientôt, apparemment. Bon, ben... détendez-vous, profitez du paysage ! dis-je à l'assemblée. Sentez comme la nature vous appelle à vous dépouiller de vos attentes... et peut-être même de vos appareils électroniques.

Si tout va bien, dans 30 minutes, on sera arrivés (si tout va mal, je vais feindre l'évanouissement).

Le sentier est escarpé, poussiéreux, bordé de buissons secs et de panneaux à moitié arrachés. On avance à la queue leu-leu, comme une ligne de fourmis, sauf qu'ici, tout le monde a payé pour souffrir.

La montée dure 20 minutes, mais en ressenti émotionnel, on frôle les 2 h. June râle, son it-bag tendance lui scie l'épaule. Jérôme, le gars en sarouel, regarde partout de manière extatique.

Et puis enfin, la fameuse Cueva de la Madre.

Une cavité dans la roche, un peu dissimulée derrière des arbustes. L'entrée est basse, il faut se pencher. Dedans, il fait frais, humide... et franchement puant. Des restes de canettes, des traces de suie sur les murs, une odeur tenace d'alcool frelaté et de tabac froid (merci les ados de Cadaqués.)

— C'est... euh... brut, lâche June en reculant d'un pas.

— On ne sent pas trop la vibration là, râle le Parisien. Je m'éclaircis la voix et tente de reprendre le contrôle.



## CHAPITRE 4

# RETOUR DE FLAMME

— Bon. On est ici pour ressentir, se connecter. Laissez-vous guider. Fermez les yeux si vous voulez. Inspirez profondément... expirez... Qui veut de l'essence de lavande ? (Ça schlingue tellement !)

Il n'y a aucune onde, pas une. Même mon portable a du mal à capter, c'est dire.

Je m'avance un peu dans la pénombre et propose :

— On pourrait... peut-être... chanter ensemble ? Un mantra simple ? Genre... Oooooooooom ?

Silence. On entend un reniflement. Et le bruit d'un zip de sac à dos.

— Je vais me mettre un peu à l'écart, annonce June. J'ai besoin d'un moment seule pour me recentrer. C'est sa façon polie de dire qu'elle ne capte rien non plus.

Quelques minutes plus tard, alors qu'on tente encore vaguement d'harmoniser nos chakras en fixant un vieux tag sur le mur du fond, June revient, visiblement agitée.

— Pardon, mais... je dois faire pipi. Genre vraiment. C'est urgent.

— Bah... on est dans la nature, tente Jérôme.

— Non, mais ça va pas ? Et si quelqu'un me filme et me met sur Tik Tok ? J'ai pas envie de devenir un mème "moon pee" dans une grotte espagnole pourrie, OK ?

Je réfléchis très vite et déclare d'une voix douce, mais ferme :

— Très bien. On fait demi-tour. On cherchera nos vibrations plus tard.

Sur le chemin du retour, personne n'ouvre la bouche. Même Jérôme, qui a toujours un truc à dire, s'est tu. La seule chose qui vibre, c'est mon mollet gauche qui crampe à chaque pas.

De retour dans le minibus, je m'affale sur mon siège, vidée. Mon téléphone vibre. Message de Soléna : "àrrgg vibrattion grotte foirée j prépae truk luner bizzzz 🌕👁️👁️"

Je relis 3 fois (elle fait un AVC ou quoi ?). Mais dès qu'on arrive au centre, je comprends immédiatement. Soléna est au milieu du patio, en position du lotus sur une table basse, avec le chignon qui s'écroule. Complètement bourrée...

Pierre le Parisien est le premier à descendre du bus et fait entendre à voix haute son mécontentement.

— Franchement, je trouve ça lamentable, lâche-t-il. Ce centre, c'est du grand n'importe quoi. La grotte, c'était une farce. J'ai raté mes conf' calls. J'ai mal au dos. Et cette descente... ajoute-t-il, écarlate. Une honte ! J'ai failli me fouler une cheville, j'ai sans doute loupé un contrat et j'ai payé pour ça ? C'est du vol, il n'y a pas d'autre mot. J'veux parler à la direction.

La direction est là. En robe à paillettes, un bandeau argenté autour du front et un verre d'un liquide pas très réglementaire à la main.

— Namastééééé mes âmes lumineuses, dit-elle avec un grand sourire brumeux et une voix pâteuse. Vous sentez cette onde ? C'est la lune qui vous parle.

Le groupe s'arrête net. Le silence qui suit est plus gênant qu'un pet coincé dans un pantalon de yoga. June filme la scène en douce.

— Quelle onde ? J'ai failli crever de chaud et j'ai bousillé mes chaussures, hurle Pierre.

— Et moi, j'ai les cheveux pleins de sable et j'ai perdu une boucle d'oreille, gémit sa femme, sans lever les yeux. Franchement, on a vu mieux comme accueil bien-être.

— Ça, c'est l'épreuve, mes amours. La traversée. Le chaos avant la renaissance, balbutie Soléna, qui tangué un peu vers la gauche. Elle claque dans ses doigts comme une chamane en transe et tend un bras vers le ciel.

— Je vous ai concocté une surprise lunaire ! Une cérémonie d'ancrage cosmique pour équilibrer l'expérience de tout à l'heure. Elle chancelle. J'ai senti vos auras se contracter... j'ai eu un appel, un vrai. Comme une vibration dans la rate.

Pierre soupire comme un manager au bord du burn-out.

— Non, mais c'est une blague, là. Maintenant, on a la directrice déguisée en licorne qui bredouille des trucs sur la rate ?

— Je ne suis pas du genre à rouspéter, murmure Jérôme. Je suis même plutôt bonne pâte d'habitude, mais c'est écrit où, "initiation minérale au fond d'une caverne" ? J'ai cliqué sur "centre de ressourcement et bien-être", pas "expérience extrême et survivaliste".

La tension est radioactive, la révolte gronde. June recule d'un pas, pour mieux cadrer et probablement ajouter un effet dramatique.

Les Anglaises chuchotent entre elles, en regardant la scène comme si elles assistaient à un sacrifice païen au rayon bio.

— Shocking.

— Terribly shocking.

— Is she drunk ?

— Definitely drunk, Janet.

— Si je suis pas surclassée, je poste la vidéo. Et je tague le centre, avec tous les hashtags bien pourris du moment, balance June avec son sourire typique de GenZ.

— Absolutely shocking ! répètent les Anglaises en écho, comme un chœur grec, mais avec l'accent de Liverpool.

Je scanne le groupe. Vêtements froissés, cheveux poisseux, têtes mécontentes. Et Soléna qui oscille sur sa table, heureuse comme une sirène échouée dans un champ de quartz. À mon tour, je perds patience. C'est la goutte d'huile essentielle qui fait déborder le bol chantant.

— Pierre, si votre "call" était si vital, vous n'aviez qu'à rester à Paris avec votre Wifi. June, vos followers survivront à 2 minutes de grotte mal éclairée, ce sont des êtres humains, pas des hamsters sous Xanax. Et vous, les Spice Girls, vous êtes venues pour vivre une expérience, pas pour faire une cure dans un spa. Donc soit vous respirez un bon coup, soit je vous fais faire des pranayamas forcés avec Paco. Et il est toujours un peu trop enthousiaste quand il montre les positions.

Silence. Un miracle. Même les Anglaises sont figées : le choc transcende la barrière de la langue. Soléna tourne sur elle-même et lève les bras au ciel.

— Ce soir, je vous ai préparé un rituel sacré transcendantal. Avec du cacao cru, des chants intuitifs et des... euh... où est ma clochette ?

Elle regarde sa main vide. Puis la soulève vers le ciel, comme si la clochette allait s'y matérialiser par la seule force de la foi.

J'ai envie de pleurer, ou de boire, ou d'exploser des pastèques au sol. Je choisis plutôt de respirer, longuement et calmement.

Et pile à ce moment-là, comme une apparition bénie, Pierrette et Lucien traversent lentement le patio. Main dans la main, petits pas synchronisés, sourires béats et chapeaux assortis. Ils s'arrêtent, nous adressent un regard doux comme un flan vanille, hochent poliment la tête, puis repartent vers les chambres. Je ne les connais pas encore, ils viennent d'arriver aujourd'hui. Mais là, tout de suite, ils m'apaisent. Juste par leur façon d'être ensemble. Comme un rappel qu'il existe encore des choses simples, comme s'aimer en silence tout en portant des couvre-chefs ridicules (ne pas pleurer, ne pas pleurer, ne pas pleurer).

J'annonce d'une voix claire et enjouée.

— Allez, on va tous se calmer et aller boire un verre au bar. Sur le compte de la maison.

Le groupe me fixe, interloqué. Même Pierre a arrêté de râler. June range son téléphone et les Anglaises clignent des yeux en rythme. Je me retourne vers Soléna, toujours en équilibre précaire entre la table basse et l'éveil cosmique.

— Sauf toi. Tu n'en as plus besoin.

Elle me sourit. Ou elle louche, difficile à dire.

Soléna sort enfin de sa position, un pied après l'autre, avec une lenteur qu'on pourrait croire prudente et calculée. Sa robe est coincée dans sa culotte (trop heureuse qu'elle en porte une, cette fois), ses bracelets tintent et elle a ce regard flou, mais chaleureux d'une femme qui croit encore au pouvoir de la gentillesse, même après 3 verres. Surtout après 3 verres.

Les autres s'éloignent doucement. Le patio se vide. Je reste seule avec elle. Enfin, seule... avec l'odeur d'alcool fermenté qui flotte dans l'air comme une brume ésotérique. Ses yeux brillent comme si j'étais une apparition divine.

— Maëlle...tu leur as parlé avec... vraiment beaucoup de feu, c'est magnifique.

— C'est de la colère, Soléna. Ce n'est pas du feu. C'est moi qui perds patience pour la deuxième fois aujourd'hui.

— Tu es alignée, dans ton axe. Franchement, tu m'as émue. C'est ça, le féminin sacré. Parfois il crie. Parfois il mord. Mais toujours avec amour (c'est un compliment, ça ? je ne le saurai jamais).

Elle titube un peu, puis s'assied sur le rebord d'un fauteuil, les bras écartés comme une diva qui attend l'ovation.

— Tu le sais déjà toi, que j'ai fait plein de trucs dans ma vie. J'ai dirigé une boîte, tenu des équipes et failli mourir d'un ulcère à 38 ans à cause d'un PowerPoint. Et un jour, j'ai eu un déclic. J'ai vendu ma voiture, mon sac Prada, et pris un billet pour le Népal. Elle rote très doucement. Mystique, mais en pleine digestion. Là-bas, j'ai rencontré un maître spirituel qui m'a dit : "Chantal, tu n'as pas besoin de t'élever. Tu as juste besoin de t'alléger." Et voilà, j'ai tout quitté.  
(C'est vrai qu'elle s'appelait Chantal. Je l'oublie tout le temps.)

— Et donc maintenant, quand t'as un mauvais pressentiment, tu t'enfiles 3 shots et tu improvises une cérémonie lunaire ?

— Exactement. C'est ça, l'intuition.

Elle me fait un clin d'œil tellement lent que j'ai le temps de réfléchir à ma vie entière entre l'ouverture et la fermeture de sa paupière.

Je la regarde. Elle est folle. Mais elle m'aime. Et moi aussi, je l'adore, malgré l'odeur qui émane d'elle.

— Tu veux que je prépare le cacao ?

— Non. Repose-toi. Tu l'as mérité. Je vais... méditer un peu.

Elle s'allonge sur un pouf en position étoile de mer. On dirait une fée épuisée qui a raté son atterrissage.

— Je pensais que tu en avais fini avec tes vieux démons, Soléna. Tu peux pas t'envoyer des verres à chaque contrariété.

Elle me regarde, les yeux un peu embués, mais sincères.

— C'était pas une contrariété, c'était une onde.

— Une onde de tequila ?

Elle rit. Un petit gloussement flou, pas très net et qui ressemble à un gargouillis venu du fond de ses entrailles. Avec elle, j'ai appris à me méfier.

— Tu sais, Maëlle, je suis pas tout à fait guérie. J'ai juste appris à déguiser mes failles en bonnes ondes. J'ai remplacé les antidépresseurs par de l'encens et les crises d'angoisse par des chants sacrés. Mais au fond, je suis toujours moi. La version haute en couleur de quelqu'un qui a peur de sombrer.



Je m'assieds à côté d'elle. On reste là un instant, en silence. Enfin, presque. Un moustique bourdonne. Une Anglaise tousse au loin (oui, on peut reconnaître un accent dans une quinte de toux).

Je ne dis rien, parce que je sais. Parce qu'on a tous nos paradés. Moi c'est l'ironie. Elle, c'est le fluo et les paillettes.

Je me lève.

— Je vais les rejoindre au bar. Histoire de voir si tout est sous contrôle.

Elle me fait un petit signe de la main, genre bénédiction tibétaine en carton. Je me redresse, lisse mes vêtements et remets mes cheveux derrière les oreilles comme si ça allait aussi recadrer mes pensées (ça ne marche jamais, c'est une habitude).

Le patio est presque vide. Une porte grince, une cigale fait la fête, une odeur de menthe poivrée flotte depuis le jardin aromatique. Le genre de calme trompeur qui précède les tsunamis émotionnels.

Je me dirige vers le bar. Le groupe est installé en terrasse, à l'ombre des canisses. Pierre pianote sur son téléphone avec un air de ministre offensé. Sa femme attend patiemment qu'il ait fini. June sirote un mojito en faisant défiler ses stories. Les Anglaises se sont alignées comme un jury de concours de thé, tasses à la main, petits doigts en l'air. Jérôme, sourire en coin, toujours pieds nus, observe tout ça avec l'air de quelqu'un qui assiste à une émission de télé-réalité de luxe.

Je m'approche. Tout le monde me regarde. Je les regarde, tour à tour.

— Bon... je voulais juste vous dire que je suis désolée pour cette journée. On aurait dû mieux prévoir, mieux organiser. (Respire Maëlle, tout va bien) Vous n'êtes pas là pour vous énerver, ni pour vous blesser, ni pour finir dans une grotte qui sent le champignon et l'échec. On va faire mieux, à partir de maintenant, c'est promis.

Un silence, à nouveau. Puis un hochement de tête de June. Un regard moins dur de Pierre. Un "cheers" timide des Anglaises. Et Jérôme qui lève son verre avec son sourire en bandoulière.

— J'avoue, j'étais curieux de voir ce que donnait une insurrection sous infusion de sauge. C'est encore mieux que ce que j'imaginais (je note mentalement de lui proposer un poste d'ambassadeur du centre. Ou d'attaché de presse pour gérer les crises).

— Et ce soir, la cérémonie lunaire est... facultative, j'ajoute. Très, très facultative.

Pierre lève son verre vers moi.

— À vos chakras, Maëlle.

— À vos conf' calls ratés, Pierre.

Ils rient. Même les Anglaises esquissent un sourire. L'une d'elles demande si la cérémonie est "clothing optional". Je ne réponds pas, trop de risques. Et j'ai bien assez d'une crise par jour à gérer.

Je les laisse à leurs verres et à leur semi-détente. Je pousse la porte vitrée du bar pour aller chercher un peu de réconfort liquide, je l'ai bien mérité.

À l'intérieur, Dimitri essuie rageusement un shaker.

— Le barman a laissé un mot, dit-il sans lever les yeux. "Trop de stress énergétique, je pars méditer à Cadaqués."

Il me montre le post-it. Il y a une fleur dessinée dessus et un petit smiley.

— Il a pris le minivan de livraison, ajoute Dimitri. Sans demander. Et sans fermer la porte du congélateur. On a perdu 12 kilos de glace.

Il y a des jours où je me demande si on tourne un remake ibérique de *Vol au-dessus d'un nid de coucou*, version bio et sans gluten.

— Je suis désolée, soufflé-je. Longue journée.

— Pareil. Marisol a encore gueulé parce qu'elle a trouvé un noyau dans sa compote. Et Soléna m'a demandé un "smoothie d'ancrage" en plein service du midi. Un smoothie d'ancrage, Maëlle. Avec du chou kale et de la gratitude.

Il me sert un verre sans même demander. Il connaît mes limites.

— Merci. J'avais besoin de ça.

— De moi ou du verre ?

— Des 2. Mais surtout du verre.

Il sourit. Petit miracle du jour.

Je bois une gorgée. C'est fort, mais ça fait du bien. Mon âme tousse un peu, preuve qu'elle est encore là.

Et c'est à ce moment-là, à l'instant où je me dis que ma journée n'aurait pas pu être pire, pile quand je repose mon verre sur le comptoir... que je le vois.

Kevin.

Perché sur un tabouret de bar, en short à fleurs avec un sourire d'abruti heureux.

Et je sens au fond de moi mes chakras se mettre en position latérale de sécurité.

## CHAPITRE 5

# UN KARMA NOMMÉ KEVIN

Qu'est-ce qu'il fout là, qu'est-ce qu'il fout là, keskilfoula ? En face de moi, à près de 2000 km de son habitat naturel, je me trouve face à face avec mon ex et ce crétin me balance un sourire de pub de dentifrice, comme si de rien n'était. Je suis incapable de réagir (super, 3 ans que tu te prépares à l'éventualité de revoir ce mec pour enfin lui balancer ses 4 vérités en pleine tronche pour finalement rester figée comme un lapin dans les phares d'une voiture ?).

Je reprends mes esprits, m'arrache du comptoir comme une antilope qui aurait flairé un prédateur à l'affût et file à toute allure vers ma chambre. Kevin essaye de me rattraper.

— Maëlle ! crie-t-il dans ma direction.

Mais trop tard, je sors du bar en courant, je traverse le patio en pleurant, j'arrive devant ma porte essoufflée et défaite. La plaie n'était pas suturée.

Je claque la porte derrière moi, tourne la clé 2 fois, et m'appuie contre le battant, le cœur en alerte maximale. Mon poulx bat dans mes tempes, mes mains tremblent, mes jambes aussi.

Je voudrais appeler à l'aide, mais qui ? Je voudrais contacter la CIA et le faire exfiltrer par hélicoptère. Malheureusement, je suis seule. Je pense à Soléna. Mais la dernière fois que je l'ai vue, elle était en train de cuver dans un hamac, en faisant des bulles de bave.

Je pense à Paco. Mais il est probablement en train de dormir à Figueras, après une journée d'amour et de tapas avec son mari.

Je pense à Pierre, le Parisien râleur. Mais bon... Il va faire quoi ? Le chasser à coups de laptop ?

Je me traîne jusqu'au lit, m'assieds au bord du lit, en état de choc. J'empoigne nerveusement le téléphone sur la table de nuit et appelle la réception.

— Allô ? Bonsoir, c'est Maëlle. Oui, oui, la Maëlle qui bosse ici. Écoutez, je voulais juste prévenir : s'il y a un certain Kevin, brun, grand, genre mannequin raté, qui demande mon numéro de chambre... Ah... il l'a déjà ?

— ...

— Merci. (Évidemment...)

Je me lève, vais dans la salle de bains, jette un coup d'œil à mon reflet. Ma tête ressemble à une affiche de prévention contre les addictions. Les yeux rouges, les cheveux en vrac, le mascara façon lendemain de veille (j'ai déjà été plus glamour. J'ai même été beaucoup plus glamour. En 2017, notamment, lors de ce shooting pour le site web de l'agence. Mais ça, c'était avant.)

C'est à ce moment-là que je l'entends, des pas d'abord rapides, puis ralentis.

— Maëlle ?

Sa voix, sa délicieuse voix. Cette voix de mec sûr de lui, même quand il a tort (surtout quand il a tort).

— Ma puce, je veux juste te parler !

Je serre les poings. Il a osé venir, monter jusqu'ici, me chercher, me supplier même, en me faisant le coup du petit surnom d'autrefois. (Tu veux pas aussi dérouler une banderole "Pardon Ma Puce" au-dessus de la piscine pendant qu'on y est ?)

— Maëlle, ouvre-moi, s'il te plaît. Je t'en prie.

Je reste muette.

— Je sais que j'ai été un connard. Le roi des connards. Le roi des connards dans une parade de connards (un point pour l'image, mais il en faut plus pour me faire craquer).

— J'ai tout gâché. J'ai eu peur, j'étais paumé. Je ne savais pas ce que je voulais et maintenant je le sais. Je le sais, Maëlle. L'amour est partout, imprévisible, inexplicable, insurmontable. Il frappe quand il veut et souvent, il fait pas mal de dégâts...

Non mais je rêve, c'est une réplique de *Love Actually*. Il est gonflé, ce con. Il est là, après 3 ans, à me balancer du Richard Curtis, en pensant que ça va marcher.

— Je suis venu pour toi. Pas pour les palmiers, pas pour le programme détox, pas pour m'aligner je-sais-pas-quoi. Pour toi, pour nous. Je veux qu'on se parle, qu'on s'explique, qu'on se reconstruise. S'il faut que je campe là toute la nuit, je le ferai. S'il faut que je passe ma vie devant cette porte à attendre, je le ferai aussi. (S'il faut que je vomisse, c'est maintenant.)

Je tourne en rond dans ma chambre comme un lion en cage. J'ai envie de hurler. De pleurer. D'ouvrir. De le gifler. De l'embrasser. De le faire disparaître. J'ai rêvé de ça, tellement de fois. Et maintenant que

c'est là, en vrai, je veux juste que ça s'arrête. Je sais que si je reste ici, à l'écouter, je vais finir par craquer et y croire. Et je ne peux pas me le permettre.

Je me dirige vers la salle de bains. Je m'y enferme. Je coupe la lumière. Je m'assieds sur le carrelage nu, le dos contre la baignoire. (Millième note pour plus tard : installer un minibar, avec du vin. Et de la glace, beaucoup de glace.)

Puis, comme pour m'empêcher de me relever et d'ouvrir cette foutue porte, je me rejoue la scène. Celle que j'avais essayé d'enfouir sous des kilos de travail, de méditation guidée, de podcasts sur la résilience et de doubles mojitos. Celle du message, un mardi, vers 22 h. Moi, dans mon canapé, pyjama moche, masque à l'argile sur le visage, en train de scroller sur les réseaux pour dégoter une recette de banana bread.

Lui, en vadrouille. Et puis ce message. *Je crois qu'on n'est plus alignés. Faut qu'on arrête là. C'est mieux pour nous deux. Bisous ma puce.* Émoji cœur violet suivi d'un gif de chat qui pleure.



Je me rappelle avoir relu le message 20 fois. Avoir fixé l'écran comme si c'était une blague. Passer du choc à la colère, puis à l'effondrement. Trois heures plus tard, j'étais encore par terre dans ma salle de bains (déjà), à essayer de comprendre ce qui venait de m'arriver. Et cette sensation de honte mêlée d'incrédulité : être quittée par SMS. Avec un émoji. Et un chat, un putain de chat.

Je me souviens d'avoir été incapable de parler, le souffle coupé, le cœur en chute libre. Je me repasse la semaine qui a suivi. Mon corps qui ne voulait plus rien avaler. Moi, vautrée sur le sol de ma cuisine, à fixer le plafond comme si c'était lui qui allait me sauver. Les messages que je n'ai pas envoyés. Les appels que j'ai rêvé de recevoir. Et ce vide, physique, douloureux, presque palpable. Comme si on m'avait arraché quelque chose.

Je crispe les mâchoires et ravale mes larmes. Je m'agrippe à ce souvenir comme à une bouée. Parce que si je commence à réécouter sa voix, là, derrière la porte, sa voix d'ex repent, sa voix de "je t'ai toujours aimée, je suis là pour toi", je suis foutue.

Je m'allonge enfin sur le carrelage, en boule, la joue contre mon bras. Le froid me calme, la fatigue m'éteint. Le silence m'enveloppe, entrecoupé par le bruit lointain de Kevin, qui parle toujours, qui espère encore. Je ferme les yeux et les sanglots finissent par s'espacer. Le sommeil m'emporte comme une vague lourde. (Fuck, elle commence fort la semaine du Cœur.)

Je me réveille en sursaut, collée au matelas, le visage froissé, la gorge sèche comme une paella oubliée au soleil. Je ne suis plus dans la salle de bains. J'ai dû regagner mon lit, en mode zombie.

Il fait grand jour. Mon cerveau est embrumé. Mon cœur... Mon cœur a la gueule de bois.

— Maëlle ! Ouvre, c'est nous !

Je cligne des yeux. J'ai un flash. Le SMS, envoyé en pleine nuit, entre 2 reniflements et le retour dans mes draps.

"Kevin est là. Ça va pas. Je crois que je pleure du foie (tout à fait moi, cette prose)."

— Maëlle, allez, on sait que tu es là ! Tu veux qu'on chante ?

C'est la voix de Paco. Et celle de Benoît, en écho juste derrière, un duo, matinal et insistant.

Je m'extirpe du lit comme un poulpe apathique, m'enroule dans mes draps, trébuche sur une sandale et manque de m'étaler par terre.

— Une minute ! je chuinte, avec une voix de crécelle.

Je vérifie rapidement mon reflet dans le miroir. (Erreur, toujours une erreur.)

J'ouvre la porte et ils sont là, mes Drôles de Dames, souriants, lunettes de soleil sur le nez, bronzés, synchronisés, un café à la main.

— Bonjour, beauté en détresse, dit Paco avec un regard inquiet.

— On t'a ramené une viennoiserie. Et un plan d'attaque, ajoute Benoît.

Je les regarde. Mon cœur se fissure, mais de gratitude, cette fois.

— Entrez. Je vais juste m'effondrer sur ce coussin pendant que vous m'expliquez comment survivre à une semaine du Cœur avec Kevin dans les parages. (J'espère qu'ils ont prévu un extincteur émotionnel.) Benoît dépose le café sur la table, Paco me tend un croissant encore tiède, probablement extorqué à Dimitri sous menace affective et je m'écroule sur le canapé comme une poupée de chiffon.

— Bon, dit Paco, on a réfléchi. On ne va pas te laisser seule dans cette arène. Tu es notre gladiatrice et Kevin est le lion bourré à l'ego. On a tout prévu.

Benoît s'assoit à côté de moi, solennel.

— Plan d'attaque en 3 temps. Tu es prête ?

Je hoche la tête. (En vrai, non. Mais je n'ai pas mieux.)

— Un, dit-il, on te colle aux basques. Le plus possible. On te glue façon chewing-gum dans les cheveux. Kevin ne doit plus jamais t'avoir seule à portée de voix, de bras, ou de regards façon cocker désespéré. Même aux toilettes, on ne sera pas loin.

— Deux, enchaîne Paco, on réécrit le récit. Il pense que t'es toujours amoureuse ? Que t'as pleuré toute la nuit ? Que t'es vulnérable ? Il va se bouffer un mur. Tu vas te pointer ce matin à l'accueil méga fraîche, habillée comme un rayon de soleil, et tu vas lui faire un sourire qui dit : "Je t'ai oublié, Kevin. Tu es quoi déjà ? Une appli de méditation ?"

Je pouffe. Ce n'est pas encore un rire, mais on s'en rapproche.

— Et 3, ajoute Benoît, la main levée, on te noie dans le love. Tu vas recevoir des messages de Paco et moi toute la journée. Petits mots doux, blagues nulles, playlists de rupture, gifs de loutres. Tu vas être tellement aimée que Kevin va se sentir aussi utile qu'un chauffage au mois d'août. (Je kiffe d'avance les gifs de loutres.)

Paco se penche vers moi, les yeux brillants.

— On est ta team, ta garde rapprochée, ton fan club personnel. Et si jamais tu doutes, relis notre mantra. Regarde. Il me tend une petite carte blanche sur laquelle est écrit au feutre doré : "Si Kevin insiste, résiste, prouve que tu existes. Namasté."

Je ris, enfin. Pour de vrai. Un éclat qui me surprend moi-même.

— Merci, je murmure. Merci d'être venus.

— Toujours, dit Benoît en m'enlaçant. Jusqu'au bout des chakras.

La salle du petit-déj' bruisse doucement : jus pressés, tartines grillées, granola bio et conversations feutrées. Je m'avance dans ma robe cache-cœur bleu ciel (merci Paco pour le relooking express), les cheveux attachés en chignon flou. Paco et Benoît me flanquent comme 2 gardes du corps en mode escort. Je sens leur présence derrière moi comme une armure parfumée à la figue.

Et Kevin est là, évidemment. Assis en terrasse, une assiette de fruits devant lui, une chemise blanche déboutonnée juste ce qu'il faut. Il me voit et se lève d'un bond.

— Maëlle...

Je ne ralentis pas. J'avance droit vers le buffet. Détourne à peine la tête et lui fais un petit signe poli, agrémenté d'un sourire de diplomate, façon guerre froide.

— Bonjour Kevin. Bien dormi ? (Pour quelqu'un qui voulait passer sa vie sur mon paillason, il n'y est pas resté bien longtemps.)

Il ouvre la bouche, il va parler. (Je vais mourir.)

— Je... Je suis content de te voir. Je ne savais pas si tu allais...

— Des graines de chia ? lance Paco à voix haute. Elles sont trempées dans du lait d'amande ou de coco, ici ?

Kevin s'interrompt en regardant mon ami, mais ne se laisse pas déstabiliser par sa question pseudo-existentielle.

— Maëlle, je peux te parler 5 minutes ? En privé ? S'il te plaît, c'est important.

Je passe en mode gestion de crise (l'histoire de ma vie) et me tourne vers lui, neutre comme une infusion de camomille.

— Kevin, je travaille. On a des invités. Je suis ravie que tu sois là, vraiment. Mais tu devras attendre une pause dans mon planning, désolée. (Mon Dieu, j'ai réussi, j'ai réussi ! Goulette verte pour moi.)

Le silence qui suit est délicieux. Il recule d'un demi-pas, blessé. Il ne s'y attendait pas.

Je me retourne et me sers du granola. Mes mains tremblent légèrement. Pas grave, je suis là, je suis debout. Et il n'aura pas ma chute. Hors de question !

Je me concentre sur mon bol et m'éloigne de Kevin, de ses yeux humides, de sa chemise blanche, de ses regrets foireux à deux balles.

Direction le patio. Je passe devant le panneau d'affichage, celui qu'on met à jour chaque matin avec les activités du jour, les citations inspirantes du genre : "N'attends pas d'avoir trouvé ton chemin pour marcher pieds nus" et les photos floues de pleine lune.

Et là, au milieu, je lis :  
17 h - Rituel du pardon : se libérer du passé  
Animé par Maëlle  
Participant ajouté : KEVIN

## CHAPITRE 6

# PARDONNE-MOI SI TU PEUX

Il est 8 h 02. J'ai mon bol de granola entre les mains et plus aucun appétit. Sur le panneau d'affichage en liège, entre les propositions du jour — yoga sacré féminin, bain de gong au crépuscule, respiration consciente... — je ne vois plus que ce petit carton avec mon prénom et celui de Kevin, associés.

Je vais m'asseoir dans le patio, complètement désemparée. Une cloche tibétaine annonce au loin le début de la séance de méditation. Je ferme les yeux un instant et tente de faire un "bilan émotionnel", une des premières choses que j'ai apprises ici. (Et bien sûr quand j'en ai besoin, y a plus personne.)

Tristesse, colère, résignation, nostalgie, vertige... C'est un véritable vide-grenier affectif. Je fais de mon mieux pour trier, ranger chaque chose à sa place. Mais il reste un tas informe au milieu de mon cerveau avec écrit dessus : à traiter plus tard.

Je rouvre les yeux. Soléna me rejoint. Elle porte d'immenses lunettes noires et sirote un jus détox avec une paille en bambou. Elle ne dit rien. Elle s'assied à côté de moi, comme si elle attendait que je lui donne le feu vert. Je la laisse faire le premier pas.

— Je suis désolée pour hier soir. J'étais épuisée, j'ai merdé. Grave.

Elle marque une pause, puis ajoute :

— Et oui, c'est moi qui ai inscrit ton nom. J'ai pensé que tu en avais besoin. Que ça te ferait du bien de guider ce rituel. Pas pour les autres, pour toi.

Je la foudroie du regard. Elle ne détourne pas les yeux.

— Ce n'est pas contre toi. C'est... pour toi.

Elle pose doucement la main sur mon bras.

— Tu es capable d'y arriver, Maëlle. Et tu n'es pas seule. Si tu flanches, je serai là.

Je hoche vaguement la tête. C'est trop. Trop tôt, trop vite. J'ai besoin de temps. Je me lève sans un mot, retourne vers le centre en titubant. J'ai jusqu'à 17 h pour me préparer mentalement.

Mais évidemment, rien ne se passe comme prévu.

À peine revenue près de la réception, je croise Paco qui me lance un regard entendu. Deux secondes plus tard, Benoît surgit de derrière un pilier, téléphone en main.

— On t'a à l'œil, dit-il avec un sourire mi-taquin, mi-inquiet. Pas question de nous refaire une crise comme hier.

Je hausse les épaules, vaguement agacée.

— Tout va bien, les gars. J'ai juste été désignée prêtresse de la réconciliation universelle. Une journée tout à fait normale.

Je les dépasse, direction la salle de repos, bien décidée à m'y poser 10 minutes. C'est exactement à ce moment-là qu'une des Anglaises surgit, visage strié de zébrures verdâtres. C'est celle qui porte toujours un fichu à fleurs et qui dit "lovely" même en parlant de ses crampes intestinales.

— Regard-mwa, regard-mwaaa ! J'ai suivi toutes les instructionnes, yes ? Et maintenant, je look like, comment tu dis... un avocat ! Un très très pourri avocat.

Le masque à l'argile spiruline menthe poivrée, lancé en test par Dimitri, semble avoir eu une réaction inattendue. On lui avait pourtant demandé d'arrêter ses expériences sur les clients, surtout depuis l'épisode de la crème au curcuma qui avait viré fluo.

Je soupire. Une journée normale, vraiment.

Je n'ai pas le temps de rejoindre la salle de repos. Un bruit étrange me parvient du côté de l'espace méditation : une sorte de paillement nerveux, puis un cri.

Je trotte jusque-là (qu'est-ce qui va me tomber dessus cette fois ?), pour découvrir Shanti-Sophie, debout au milieu des tapis, figée comme une statue de sel. Une poule rousse trotte autour d'elle en battant des ailes.

— Je crois qu'elle cherche la sortie, souffle une Shanti-Sophie terrifiée, les bras levés comme si elle tentait d'éloigner un drone mal réglé.

La poule s'acharne sur les coussins, picore un bâton d'encens, puis s'installe dans un semblant de posture, ce qui provoque un léger fou rire dans l'assemblée.

Je récupère l'animal comme je peux et le ramène à la cuisine, sous le regard exaspéré de Dimitri.

— Ce n'est pas ma faute si la porte arrière ferme mal, grogne-t-il.

À peine ai-je reposé la poule qu'apparaît Pierre, le Parisien, flanqué de sa femme. Tous les 2 l'air contrarié, bras croisés, démarche synchronisée. Ils marchent droit vers moi.

Une crispation contracte mes épaules. Je fais volte-face et me dirige vers ma chambre, sans même m'excuser. Je n'ai plus l'énergie pour gérer un problème supplémentaire. Je m'allonge tout habillée sur le lit. Juste une sieste, une toute petite sieste avant le rituel.

Je suis réveillée par la vibration discrète de mon téléphone. Un message.

"On pense à toi fort fort fort. Tu vas déchirer ce rituel. Love ma chérie. Les drôles de dames ❤️"

Je souris malgré moi. Ce groupe WhatsApp avec Paco, Benoît et Soléna, c'est mon cordon de survie, même quand c'est moi la chef du naufrage.

Il est 16 h passées. La lumière a changé, plus dorée, plus franche. Il fait encore chaud. Des voix dans le patio me rappellent que l'heure approche.

J'attrape le bol de sauge que Soléna a laissé pour moi et me dirige vers la terrasse du toit. C'est l'un des endroits les plus calmes du centre, accessible par un petit escalier en colimaçon. Une grande terrasse blanche, bordée de pots d'herbes aromatiques, avec vue plongeante sur la mer. Sous mes pieds, les dalles sont tièdes. Quelques lanternes sont accrochées à la rambarde et un vieux gong en cuivre trône dans un coin.

J'installe des coussins en cercle, aligne fébrilement un tapis (on est feng-shui ou on ne l'est pas), ramasse une plume. J'essaie de me concentrer. J'ai animé des ateliers plus compliqués que ça. Des groupes plus fermés, des histoires plus sombres. Mais là, c'est différent, c'est personnel. Et surtout Kevin sera là.

Je place une pierre de lune au centre du cercle. Ce n'est pas censé servir à quoi que ce soit, mais ça donne l'illusion que tout est à sa place. (Et franchement, aujourd'hui, je suis prête à croire à n'importe quoi, même au pouvoir d'un caillou.)

Quelques membres du groupe arrivent en avance. Ils montent à pas hésitants, comme s'ils n'étaient pas sûrs d'avoir le droit d'être là. Un tapis de yoga sous le bras, une bouteille d'eau infusée dans la main, un air mi-curieux, mi-inquiet.

Petit à petit, l'ambiance change. Les voix baissent. Les regards se cherchent. Quelqu'un demande :

— Est-ce qu'on doit s'asseoir là ? En tailleur ? En cercle ?



Je m'apprête à répondre quand Soléna apparaît. Elle traverse l'espace en silence, pose une main sur mon épaule et me glisse un regard. Ni un mot, ni un sourire. Juste cette main en guise d'encouragement. Puis elle s'installe dans un coin, discrètement. (Trop bizarre de la voir faire profil bas, ça me fait encore plus stresser.)

Je rassemble mes énergies. Le groupe est au complet maintenant. Tous sont assis en cercle, certains les jambes croisées, d'autres en position de demi-lotus hésitant. Kevin est là aussi. Je l'évite soigneusement du regard.

Je m'éclaircis la voix.

— Bon... Qui veut se jeter à l'eau ?

Je souris, un peu gênée. Pas très sacré comme entrée en matière. Mais au moins c'est honnête. Je reprends, plus doucement :

— Merci d'être là. Ce qu'on va faire, c'est juste... être là. S'écouter. Se déposer, peut-être. Rien de plus.

Je m'efface doucement et le silence qui suit est carrément gênant. Un long flottement, des racléments de gorge. Les yeux se croisent, se détournent. C'est le moment où, d'habitude, je sortirais une blague. Mais là, je laisse le vide s'installer.

— Il n'y a pas de pression, je dis doucement. On peut juste... commencer par un souffle. Et puis peut-être, quand quelqu'un se sent prêt, il ou elle peut y aller.

Heureusement, June se redresse légèrement (merci ma belle, j'ai failli partir en pleurant). Elle tient sa gourde rose pailletée contre elle comme une peluche, mais avant de parler, elle déverrouille son téléphone, le cale sur sa cuisse, caméra activée. Elle se filme.

— Le pardon, c'est tendance, dit-elle à mi-voix, pour ses followers. Et puis elle parle, plus sérieusement.

— Je voudrais vous demander pardon, à vous qui me suivez sur les réseaux. Pardon de faire semblant que tout va toujours bien. Pardon de vous vendre des levers

de soleil filtrés alors que j’ai parfois du mal à sortir du lit. Mon quotidien est un décor, magnifique certes, mais un peu faux. Et je suis fatiguée de tricher (pauvre bichette, si jeune et déjà si abîmée). Voilà.

— Merci June, d’avoir ouvert le cercle. Ce n’est jamais facile d’être la première.

Un silence. Un ange passe. Pierre pince les lèvres, joue avec l’étiquette de sa bouteille d’eau, hésite. Il échange un regard bref avec sa femme, qui acquiesce discrètement. Puis prend la parole.

— On s’excuse souvent d’être imbuables, nous 2. Mais on ne le pense pas vraiment. Aujourd’hui... je crois qu’on va se le dire pour de vrai. On n’a pas eu d’enfants. C’est pas un drame, pas une tragédie. C’est juste comme ça. Mais on a mis notre énergie ailleurs, dans notre boîte. Notre entreprise, c’est devenu notre bébé. Et parfois, ça nous rend... durs, exigeants, blindés. On voudrait vous demander pardon, à vous aussi. D’avoir apporté notre boulot jusque dans ce centre censé être zen et d’avoir du mal à décrocher, même ici.

Sa femme hoche la tête. Tout le groupe leur sourit, même les Anglaises, qui n’ont pas l’air de tout comprendre.

Jérôme tortille ses mains pendant de longues secondes. Il regarde ses pieds, puis le ciel, puis ses pieds à nouveau. Il tripote nerveusement la bride de sa sandale (tiens, il a mis des chaussures), hésite, ravale plusieurs débuts de phrase. Et puis, finalement, se décide.

— J’ai... j’ai du mal à comprendre. J’essaie toujours d’être gentil, attentionné. Et pourtant...

Il s’interrompt, se frotte les genoux.

— Les filles... elles me zappent. Comme si j’étais... transparent. Ou trop gentil, je sais pas. Je crois que je leur en veux. Et à moi aussi, du coup.

Il est rouge écarlate. Mais il parle. Il dépose quelque chose de précieux. J’ai envie de le prendre dans mes bras comme un petit frère.

Merci Jérôme.

Puis vient Pierrette. Elle toussoie et je l’encourage du regard. Elle lève les yeux vers son Lucien.

— J’ai quelque chose à t’avouer et j’espère que tu me pardonneras.

Le groupe retient son souffle. Lucien blêmit légèrement. Même June pose son téléphone. Tout le monde les regarde avec un mélange d’inquiétude et de curiosité. Pierrette a

ce ton solennel qui sent le pavé dans la mare. Lucien ne respire plus. Moi non plus.

Pierrette garde le silence encore 2 secondes. Puis :  
— J’ai rêvé de Jean Gabin 3 nuits de suite. Je voulais te le dire, mon Loulou.

Éclat de rire général et soulagement collectif. Lucien rit à son tour et lui embrasse la main.

Et là, d’un coup, c’est léger. Le cercle s’ouvre, quelque chose circule enfin et je réalise que c’est mon tour, tous les regards se tournent vers moi. Je pourrais fuir maintenant. Dire que tout a déjà été dit. Mais je reste et prends une profonde inspiration.

— Merci à vous. Merci pour ce que vous avez partagé. Je... je vais essayer aussi. J’aimerais... J’aimerais demander pardon à la personne que j’étais avant. Celle qui croyait que si elle gérait tout parfaitement, elle serait aimée. Celle qui contrôlait, qui planifiait, pour éviter de sombrer. Celle qui confondait amour et validation, présence et performance.

Mon cœur bat un peu trop vite. J’essaie de regarder mes mains, le ciel, le bol de sauge. Mais le regard de Kevin me brûle la joue.

J’articule lentement.

— Je lui demande pardon de l’avoir mise au service de tous les autres, tout le temps. De ne pas l’avoir écoutée. De l’avoir prise pour une machine. Je lui demande pardon de l’avoir surchargée. D’avoir oublié qu’on n’est pas obligé d’être irréprochable pour mériter quelque chose.

Je sens la présence de mon ex et je lutte intérieurement pour ne pas croiser ses yeux.

— Et je crois... je crois que je peux aussi pardonner. Pas tout, pas d’un coup. Mais un morceau, là, maintenant. Parce que je n’ai plus envie de trimbaler cette rancune comme un sac de pierres.

Je lève enfin les yeux vers Kevin. Et contre toute attente, je lui souris. Un sourire timide, mais sincère. Je lui pardonne.

Soléna applaudit à tout rompre, les paumes ouvertes, et fait tinter une poignée de clochettes cachées dans sa manche.

Kevin, ragaillard par mon discours, se lève et s’avance vers moi. Puis il pose un genou à terre.

— Maëlle. Moi aussi, je te demande pardon. Épouse-moi !

## CHAPITRE 7

# LE CERCLE DES AMIS PAS DISPARUS

Cela fait 4 jours que Kevin m’a demandée en mariage. 4 jours, 100 heures, 7 tisanes à l’ortie, 3 crises de panique, 2 messages effacés avant envoi, 1 mini-séance de tapping sur le plexus solaire avec Soléna et 5 sachets entiers de chips au vinaigre, les grosses.

Quatre jours à faire semblant que tout va bien. À bosser comme une dératée, à éviter soigneusement la terrasse du bar et tous les endroits où je pourrais tomber sur lui. Quatre jours à me dire que je vais peut-être finir par me réveiller et que tout ça ne sera qu’un rêve. Ou un cauchemar...

Depuis, mon ex se comporte comme un golden retriever qu’on aurait planté devant une animalerie, avec un gros nœud autour du cou. Il me suit des yeux partout, il ne dit rien, il attend. On dirait qu’il croit que je vais m’approcher de lui en slow motion, sur une bande-son d’Adele (il peut toujours s’accrocher).

La “grande scène”, comme l’appelle Soléna avec un frisson dans la voix, est encore dans toutes les mémoires. Elle flotte au-dessus du centre comme une vapeur de patchouli un peu tenace. Personne n’en parle, mais tout le monde y pense. June a posté une story énigmatique avec un emoji bague, Dimitri fait des stocks de vin blanc et même les carpes du bassin me regardent d’un air inquiet. (C’est moi ou je viens vraiment de me connecter avec cet animal étrange et gluant ?)

La demande n’a pas vraiment eu de suite. J’ai bredouillé un truc du genre “oui...ENFIN NON... enfin... on en reparlera plus tard... peut-être”. Puis je me suis échappée de la salle du rituel, mes sandales à la main et le cœur en vrac. Depuis, “plus tard” est devenu un futur hypothétique qui pue la fuite et le malaise, rien que ça.

Le reste du groupe fait mine de rien. Ce qui donne des conversations tout à fait naturelles du style :  
— Tu veux encore un peu de houmous, Maëlle ?

— Oui. Enfin non. Enfin... (regard vers Kevin) plus tard, peut-être.

Chacun semble marcher sur des œufs, bio, évidemment.

Les Anglaises ont redoublé de “how lovely” en me faisant des sourires à tout bout de champ. June s’essaye à une nouvelle série de selfies “bruts”, sans filtre, sans maquillage, avec des cernes assumés et des légendes du type “real me, real mess”. Jérôme a passé des heures au bord de la fontaine du patio, à écrire dans un petit carnet en cuir. Il m’a confié plus tard qu’il avait listé toutes les choses qu’il voulait dire à celui qu’il a trop longtemps mis de côté : lui-même.

Les Parisiens ont demandé si un remboursement partiel était envisageable “en cas de surcharge émotionnelle imprévue”. Certaines choses ne changent pas. Et Pierrette et Lucien se sont offert un massage duo à l’huile de calendula, main dans la main, comme 2 ados qui découvraient l’amour en thalasso.

Pendant 4 jours, j’ai flotté dans cette drôle d’atmosphère comme un ballon de baudruche oublié après une fête. Présente, mais sans être vraiment là. J’ai animé un atelier de respiration consciente en oubliant moi-même de respirer. J’ai fait mine de trouver de l’intérêt aux échanges sur le pouvoir vibratoire des betteraves fermentées. J’ai esquivé Kevin dans les couloirs comme une ado qui évite son crush. Et j’ai souri, beaucoup, surtout quand j’avais envie de m’écrouler.

Quant à Soléna, elle continue de me livrer des phrases tirées de ses cartes d’oracle comme on distribue des pastilles pour la gorge : “L’univers t’a mise à genoux, chérie, pour que tu te relèves plus droite que jamais”. (N’importe quoi!)

Je ne dors plus que par à-coups. Je grignote sans fin, toujours les mêmes saveurs vinaigrées. Et cette nuit, j’ai rêvé que j’épousais un lama. Un lama, en costume trois-pièces. (J’ai failli demander à Soléna son avis sur la signification de ce songe, mais j’avais trop peur de sa réponse.)

Le 4<sup>e</sup> soir, je descends pour me faire une tisane (oui, encore. Je suis à 2 infusions de me transformer en ortie). Il est un peu plus de 22 h, tout est calme. Enfin, jusqu’à ce que j’ouvre la porte du patio et que je les voie, assis en rond, avec une chaise vide en face d’eux. Une pancarte posée sur la table “INTERVENTION” écrite au feutre rose sur un carton de livraison de tofu.

Soléna lève un bras, solennelle :  
— Bonsoir ma beauté. Rejoins-nous dans le cercle de bienveillance.

Je referme la porte. Je la rouvre. Ils sont toujours là (et merde).

— Qu’est-ce que c’est que ce cirque ?

— Ce n'est pas un cirque, c'est une intervention, dit Benoît, d'un ton qui se veut pédagogique.

— Vous êtes sérieux ? Vous avez fabriqué une pancarte ?

— On voulait imprimer, mais la connexion au centre est trop "alignée avec le rythme lunaire" pour permettre le Wifi, glisse Paco.

Je m'assois, évidemment. (Je suis faible et curieuse. Et un peu touchée aussi.)

Soléna commence, les mains posées sur ses genoux.

— Maëlle, tu es dans le déni. Depuis 4 jours, tu évites Kevin, tes émotions, tu sautes même le jus détox du matin. Et ça, c'est grave.

Benoît enchaîne, carnet à la main :

— On a fait une liste de tes techniques d'évitement depuis la demande.

— Mais non, c'est pas ça, j'ai... pris du recul.

— T'as changé de chambre 2 nuits d'affilée, épuisé les stocks de chips, demandé à June des tips pour disparaître dans la nature, supprimé ton compte Facebook. Et passé trop de temps en tête-à-tête avec les poissons. (Ah, si eux aussi l'ont remarqué, ce n'était pas juste une vue de mon esprit.)

Paco reprend, d'une voix douce, mais ferme :

— On t'aime. Mais là, t'es à 2 doigts de partir vivre dans une yourte pour fuir un mec qui, pour une fois dans sa vie, essaie de te parler.

Moi, tentant l'humour pour me défendre :

— Il m'a demandé en mariage ! Dans un rituel du pardon ! Devant tout le monde et un bol de sauge ! Je veux dire... qui fait ça ?

— Kevin.

— Franchement, moi j'aurais dit 'oui' s'il m'avait demandé en chantant Céline Dion sur un paddle, glisse Benoît.

— Et si je dis un truc qui relance le bazar ? Et s'il croit qu'on va se remettre ensemble ?

— Ma chérie, il le croit déjà. Même moi j'y ai cru un moment, et je suis marié.

— Et puis tu le sais : tout ce que tu fuis, te court après, où que tu te caches. Tu n'as pas besoin de tout régler, juste de lui dire la vérité.

— Quelle vérité ?

Tous les 3, en chœur :

— Que tu ne sais pas.

Benoît se penche vers moi :

— Il part demain matin. Si tu ne lui parles pas maintenant, tu vas le regretter.

— Et après, tu vas pleurer, bouffer des chips au vinaigre et nous faire un burn-out énergétique. Et franchement, j'ai plus la force.

Je regarde leur cercle. Ils sont beaux, ces 3-là. Un peu barrés, très investis (trop ?), mais toujours là.

Je me lève.

— Très bien. Je vais lui parler.

— Maintenant ? fait Benoît, l'air étonné.

— Oui.

— T'as mis ton huile essentielle de courage ? demande Soléna, déjà en train de fouiller sa poche.

— Je vais le voir, juste pour lui parler. Pas pour flancher, ni m'effondrer et sûrement pas pour lui sauter dessus. (Sauf s'il refait ce truc avec ses yeux.)

Je m'approche du banc sans bruit. Il est là, les épaules voûtées, les mains croisées sur les genoux. Il ne m'a pas vu venir.

— Tu pensais quoi, en fait ? Qu'un genou au sol allait tout effacer ?

Il lève la tête, lentement. Son visage est fatigué, ses yeux plus encore. Il ne répond pas tout de suite.

— Non. Je sais que j'ai fait n'importe quoi. Je sais pas ce qui m'a pris. C'était pas prévu. J'étais venu pour... autre chose. Et quand je t'ai vue... j'ai tout mélangé. J'ai merdé.

— Pour changer...

Je m'assieds à côté de lui, mais pas trop près, pour mettre toutes les chances de mon côté.

— Tu sais, tu ne m'as pas juste brisé le cœur. T'as brisé ma boussole. J'étais pas idiot, j'attendais pas des miracles. Mais j'y croyais, un peu, à nous, à ce qu'on était en train de construire. C'était pas parfait, mais c'était vivant. Et tu l'as tué en silence, en disparaissant comme un fantôme. T'as pas dit adieu, t'as pas

expliqué. T'as laissé le vide parler à ta place. Et moi, j'ai rempli ce vide avec du doute et des couches épaisses de méfiance. Maintenant, même quand quelqu'un est sincère avec moi, je vérifie 3 fois. C'est pas seulement à toi que je le dois, mais c'est toi qui as allumé la mèche. Il m'écoute sans m'interrompre. Son regard ne fuit pas et c'est vraiment très dur.

— Depuis, j'essaie de recoller les morceaux, toute seule. Avec des plantes vertes, des gens gentils, des tisanes ridicules. Et ça allait, à peu près. Jusqu'à ce que tu débarques ici et que tu remettes le feu à la grange, en mode chevalier du pardon, version chien à adopter. Il esquisse un sourire triste. Puis sa voix revient, plus basse.

— Je voulais juste... avancer. J'ai cru que si je venais ici... que si je te parlais, que si je t'entendais...

Il s'arrête et secoue la tête.

— J'étais en panique. Je sais même plus ce que je cherchais. Peut-être un signe, une autorisation ou juste un peu de paix.

Je le regarde. Et cette fois, je vois autre chose qu'un mec qui veut me reconquérir.

— Alors si t'étais venu pour que je dise 'oui', c'est raté.

Il relève les yeux.

— Mais si t'étais venu pour entendre ça, alors... merci.

Il se lève, tend les bras vers moi, doucement. Je le regarde et me lève aussi. Il me serre contre lui et je me laisse faire. Mon cœur manque un battement et l'espace d'un instant, je m'abandonne. Mon corps se souvient. Sa chaleur, son odeur, la façon dont il respire. Je voudrais rester là, collée contre lui, juste un peu, encore un tout petit peu. Mais je me détache.

— Non. Je peux pas.

Il comprend, ne dit rien, ouvre les bras et ne bouge pas.

Je le laisse là, seul devant le banc, et je remonte dans ma chambre. En grimpant les marches, une image me traverse. Un matin pluvieux, chez lui, il y a des années. Le bruit de la pluie contre la vitre, le café un peu trop fort, nos pieds sous la couette. On n'avait rien dit, on était juste là, heureux. Et j'avais pensé : c'est ça, l'amour. Ce n'est pas spectaculaire. C'est chaud, simple et ça fait du bien. Je cligne des yeux. L'image s'efface. Je monte une marche de plus.

En traversant le couloir, je sens mes muscles se tétaniser, comme après un effort intense. J'ouvre la porte, la referme avec soulagement. Le silence m'accueille comme une couverture chaude.

Je reste là, quelques secondes, à regarder autour de moi. Rien n'a changé, mais tout est différent.

Je vais jusqu'au miroir et me regarde, vraiment. Pas comme quand on vérifie si on a l'air fatigué ou si le mascara a coulé. Je m'observe comme si j'étais une autre, une femme qui vient de dire 'non' à son passé, une femme qui a tenu bon et qui reste debout.

Mes yeux se brouillent, je ne retiens rien. Les larmes coulent. Pas des larmes de colère, ni de tristesse. Des larmes de relâchement, comme si quelque chose, à l'intérieur, venait enfin de céder.

Je m'appuie au lavabo, la tête penchée. Je laisse mon souffle ralentir, une, deux, trois fois. Puis je me redresse. Encore cette femme dans le miroir. Je lui souris à travers mes larmes.

— Bravo, souffle-je. T'as survécu à Kevin.

Et là, je ris, d'un vrai rire, à gorge déployée. J'attrape un mouchoir en papier, je me mouche comme une ado en post-rupture, je m'assieds au bord du lit, vidée et fière.

Je reste là un moment, sans bouger, les jambes pendantes, les yeux toujours humides et le cœur bizarrement léger. Pour la première fois depuis longtemps, je ne me demande pas ce que quelqu'un pense de moi. Je ne joue aucun rôle. Je ne me projette pas dans un scénario alternatif. Je suis juste là, moi, maintenant.

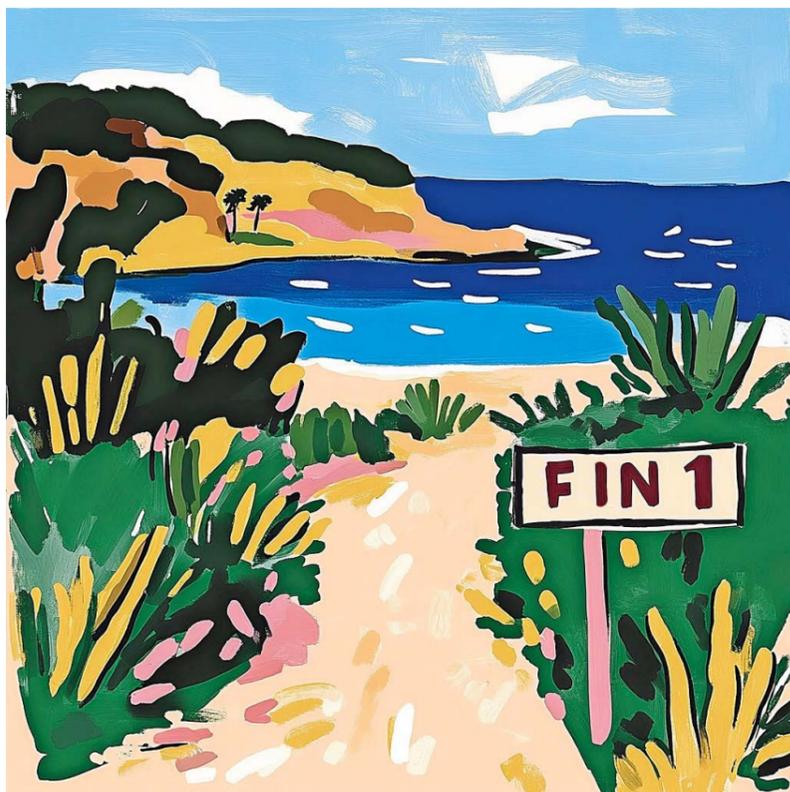
Je balaye la pièce du regard. Mon carnet ouvert, mais vierge depuis 4 jours. Le pyjama propre que je n'ai pas eu la force d'enfiler. Ma vie n'a rien d'extraordinaire, mais ce soir, elle me va. (Bravo, t'as géré, meuf.)

Je me dis que c'est peut-être ça, l'après. Pas un triomphe, pas une révélation, juste un calme neuf, fragile et solide à la fois.

Je me lève pour attraper mon pyjama. Je l'enfile lentement, comme un rituel. Puis j'éteins la lampe, prête à m'accorder enfin une bonne nuit de sommeil.

Je viens juste de me glisser sous la couette quand j'entends frapper à la porte. Trois coups, fermes et calmes. Je reste figée un instant avant d'oser ouvrir. Kevin est là, dans le couloir, les yeux plantés dans les miens. Il ne dit rien. Il me regarde, avec une intensité que je connais trop bien. Je le laisse entrer. Il referme la porte derrière lui.

MARJORIE VOUS PROPOSE  
2 FAÇONS DE CLÔTURER  
L'HISTOIRE.  
À VOUS DE CHOISIR.



## CHAPITRE 8A

### HASTA LA VISTA, BABY

Lorsque j'ouvre les yeux, je suis seule dans ma chambre et il est déjà presque 9 h. (Tiens, toujours pas de réflexion sarcastique ? Je fais finir par y prendre goût.) J'enfile mes fringues étalées au pied du lit et file vers la salle à manger.

Kevin est là, un café à la main. Il a les traits tirés, les cernes creusés... et ce sourire d'ado qui vient de sécher les cours pour aller acheter des bonbons.

— Salut toi.

Je m'assieds face à lui. On s'observe, on sourit. Et on éclate de rire sans raison.

— T'as vu ta tête ?

— T'as vu la tienne !

Il mord dans une tranche de pastèque et le jus dégouline sur sa chemise. Je me moque gentiment de lui et ça fait du bien. Un vrai petit-déj' de survivants.

Plus loin, à quelques tables d'écart, mais à portée de rumeurs, Paco, Benoît et Soléna ont interrompu leur discussion sur la meilleure manière de purifier les chakras à l'eau de source. Tous les 3 nous observent, en silence, les sourcils levés. Leur expression est un mélange de stupeur et de questionnement. Je les entends se demander "Ils ont couché ensemble?"

— Ils vont exploser, dis-je à Kevin.

— Par jalousie ?

— Par frustration scénaristique.

On termine notre petit-déjeuner en se marrant comme des gamins. C'est si simple. Et pourtant, je sais déjà qu'il va partir.

On marche ensemble jusqu'au portail. Le minibus est là, Kevin se retourne vers moi :

— Merci, pour tout.

— Attends, tu ne vas pas t'en tirer comme ça.

Il sourit. Je reprends :

— Je vais devoir leur expliquer, tu sais. Et ils ont des attentes élevées. Tu peux pas me laisser sans matériel.

Kevin se penche vers moi :

— Raconte ce que tu veux. Invente si ça t'aide. Mais... dis-leur que je t'ai aimée. Mal, sûrement, mais beaucoup.

— C'est noté.

Et il monte dans le bus, sans drame ni violon. C'est l'heure des adieux pour le groupe du Cœur également. June arrive la première, visage au naturel, gourde pailletée toujours à portée de main :

— J'ai réservé un stage de poterie intuitive. T'avais raison, faut que je m'ancre.

— Tu vas faire un carton, je le sens.

Elle me serre dans ses bras.

— Tu sais quoi, Maëlle ? J'aimerais bien avoir ta lucidité.

— Commence déjà par virer tes extensions.

Jérôme s'approche, un peu hésitant, son carnet à la main :

— Merci, Maëlle. Pour m'avoir donné envie d'aimer à nouveau. Doucement, sans chercher à impressionner. Juste... être moi.

— T'es très bien comme tu es, Jérôme. Et puis tu sais, les filles qui aiment les mecs doux, ça existe. Mais commence par te parler gentiment à toi-même, hein. Il sourit, rougit un peu.

Les 4 Anglaises se présentent en rang, me remettent une carte signée "Shocking, but healing" avec des dessins de koalas. L'une d'elles me souffle à l'oreille :

— You're a witch, darling. A very, very good one.

Je ne sais pas si c'est un compliment, mais j'acquiesce.

Pierre s'avance avec sa femme, les bras croisés comme toujours :

— On n'est pas très démonstratifs, commence-t-il en fixant un point imaginaire sur le mur.

— Mais on voulait quand même te dire que... on a apprécié, ajoute sa femme.

Il hoche la tête, comme s'il validait un budget :

— Bon, faut pas que ça te monte à la tête, hein, on est juste polis.

Et ils repartent d'un pas coordonné, sans se retourner. Et enfin, Pierrette et Lucien, main dans la main. Petits, fripés, mais le regard pétillant.

— Vous êtes notre rayon de soleil, dit Lucien.

— Et notre bouée de sauvetage, ajoute Pierrette.

Ils m'embrassent tendrement et leur peau est douce comme de la soie lavée. Ils montent dans le bus en se tenant la main et se lâchent un instant, pour me faire un dernier coucou.

Le bus démarre et je reste là, seule à agiter la main. Pas pour longtemps. Trois tornades me foncent dessus.

— ALORS ? fait Paco.

— On veut tous les détails, ajoute Soléna.

— MAIS QUE S'EST-IL PASSÉ ? hurle Benoît, proche de l'implosion.

Je fais un peu durer le suspense par pure malice avant de raconter. Que Kevin est venu ici pour me dire adieu, pas pour me reconquérir. Qu'il va devenir papa dans 2

mois. Benoît en laisse tomber sa mâchoire. Qu'il voulait me parler avant, me dire qu'il avait merdé, certes, mais qu'il voulait que je sache qu'il m'avait aimée. Et qu'il voulait refermer proprement cette histoire avant d'en commencer une autre.

— Il t'a dit ça ? demande Paco, tout ému.

— Oui, en chialant. Et en me serrant contre lui comme si on avait encore 20 ans.

Je m'arrête en devinant leurs pensées.

— On n'a pas couché ensemble. On a parlé, toute la nuit. Et au moment de se dire au revoir, il m'a demandé un truc.

— Quoi ?

— D'être la marraine de son enfant... mais j'ai gentiment refusé, en lui disant qu'il fallait que nos chemins se séparent pour de bon... Il est gonflé quand même !

Benoît s'évente en mode drama queen. Paco essuie une larme. Soléna me prend la main. Elle s'assied à mes côtés et fait comprendre aux 2 autres qu'elle a besoin d'un tête-à-tête.

— Tu vas bien ?

— Oui. Étonnamment.

— J'ai décidé d'arrêter de boire.

Je lève un sourcil.

— Je vais ajouter un nouveau soin désintox à l'alcool dans le programme. Et interdire l'alcool ici.

— Tu vas perdre la moitié de ta clientèle.

— Peut-être. Mais pas moi et c'est le plus important. On se regarde. Il y a de la lumière dans ses yeux.

— On devrait toutes avoir une Soléna dans sa vie, tu sais.

— Et moi, j'aimerais bien être la Maëlle de quelqu'un.

Je la prends dans mes bras, longuement. À ce stade, nous n'avons plus besoin de parler. Le patio est vide, la journée va s'étirer lentement jusqu'à demain... Demain, un nouveau groupe arrive. Je jette un coup d'œil à la liste : 10 nouveaux noms, 10 inconnus à guider, à rassurer, à écouter.

Cette fois, je suis prête à accueillir ce qui vient. Et qui sait, il y aura peut-être quelqu'un parmi eux. Ou pas. Mais pour la première fois depuis longtemps, je me choisis, moi. Je suis partante pour aimer et être aimée (et faire taire la petite voix ironique si jamais elle avait la mauvaise idée de réapparaître).



## CHAPITRE 8B

# ET POUR QUELQUES DRAPS PROPRES DE PLUS

Lorsque j'ouvre les yeux, je suis seule dans ma chambre. Il est presque 9 h. Et pour une fois, pas de voix intérieure pour m'interrompre. Juste le silence, dense. J'enfile à la hâte mes vêtements qui traînent au sol, froissés comme moi, et descends à la salle à manger. Kevin est déjà là, assis seul, un café devant lui. Il ne me voit pas tout de suite.

Je m'approche :

— Salut toi.

Je m'assieds en face de lui. On ne se parle pas. On partage un moment gênant, entre 2 gorgées de café et une tranche de pastèque oubliée dans l'assiette. Il tente un sourire, que je le lui rends, tout aussi maladroitement. Mais rien ne sonne vraiment juste.

Plus loin, Paco, Benoît et Soléna nous observent, en silence. Ils savent que ce n'est pas le moment.

Je prends un croissant, sans faim. Kevin lisse la serviette en papier entre ses doigts, sans y penser. Tout est lent, comme si le temps hésitait à reprendre son cours.

— Comment tu te sens ? je demande, presque à voix basse.

— Je n'en sais rien. Et toi ?

— Pareil.

Il hoche la tête. Il comprend. Il n'y a rien d'autre à dire. Ou plutôt : tout a déjà été dit. On marche ensemble jusqu'au portail. Le minibus est là, Kevin se retourne vers moi.

— N'oublie jamais que je t'ai aimée. Mal, sûrement, mais beaucoup.

Je ne réponds rien, étranglée par l'émotion. Il monte dans le bus, sans drame ni violon. C'est l'heure des adieux pour le groupe du Cœur également. June arrive la première, visage au naturel, gourde pailletée toujours à portée de main :  
— J'ai réservé un stage de poterie intuitive. T'avais raison, faut que je m'ancre.

— Tu vas faire un carton, je le sens.

Elle me serre dans ses bras. Jérôme s'approche, un peu hésitant, son carnet à la main :  
— Merci, Maëlle. Pour m'avoir donné envie d'aimer à nouveau. Doucement, sans chercher à impressionner. Juste... être moi.

— T'es très bien comme tu es, Jérôme. Et puis tu sais, les filles qui aiment les mecs doux, ça existe. Mais commence par te parler gentiment à toi-même, hein.

Il sourit, rougit un peu.

Les 4 Anglaises se présentent en rang, me remettent une carte signée "Shocking, but healing" avec des dessins de koalas. L'une d'elles me souffle :  
— You're a witch, darling. A very, very good one.

Je ne sais pas si c'est un compliment, mais j'acquiesce .

Pierre s'avance avec sa femme, les bras croisés comme toujours :  
— On n'est pas très démonstratifs, commence-t-il en fixant un point imaginaire sur le mur.

— Mais on voulait quand même te dire que... on a apprécié, ajoute sa femme.

Il hoche la tête, comme s'il validait un budget :

— Bon, faut pas que ça te monte à la tête, hein, on est juste polis.

Et ils repartent d'un pas coordonné, sans se retourner.

Et enfin, Pierrette et Lucien, main dans la main. Petits, fripés, mais le regard pétillant.

— Vous êtes notre rayon de soleil, dit Lucien.

— Et notre bouée de sauvetage, ajoute Pierrette.

Ils m'embrassent tendrement et leur peau est douce comme de la soie lavée. Ils montent dans le bus en se tenant la main et se lâchent un instant, pour me faire un dernier coucou. Je retiens difficilement mes larmes.

Le bus s'éloigne lentement, laissant derrière lui une traînée de poussière qui flotte dans l'air. Je le regarde partir, les bras le long du corps, incapable de bouger. Tout à l'intérieur de moi hurle que quelque chose cloche, que ce n'est pas comme ça que ça devait se terminer.

À côté de moi, Paco, Benoît et Soléna n'osent pas parler. Ils sentent bien qu'il y a un truc qui déconne. Je recule d'un pas, les mains sur ma poitrine, qui se soulève de façon irrégulière. Je ne vois plus rien, ma vue se brouille.

— Maëlle ? s'inquiète Paco.

Je me retourne vers eux, le visage rougi, des sanglots plein la voix.

— J'ai fait une connerie. J'ai voulu avoir l'air forte, digne. J'ai fait la maligne avec mes adieux bien ficelés, mes petites phrases pleines de sagesse. Mais en fait, j'ai juste eu peur. Peur de revivre l'abandon, qu'il reparte encore. Alors je l'ai laissé partir pour avoir le dernier mot. Sauf que maintenant, je me rends compte que c'est lui que je veux. Je me sens stupide.

Je me détourne brusquement, essayant d'apercevoir une dernière fois le bus qui descend la route sinueuse. Je plisse les yeux. Il est déjà loin. C'est fini. Sauf que... le bus ralentit puis s'arrête. Je fronce les sourcils tandis qu'un frisson me traverse. Le trio retient son souffle.

— C'est pas vrai... siffle Soléna.

La porte du bus s'ouvre dans un bruit mécanique. Et Kevin descend.

Il marche dans ma direction, le visage déterminé. Je n'ose pas bouger. Je suis clouée là, les mains moites, le cœur au bord des lèvres. Il s'arrête à un mètre de moi, le regard droit, brûlant. Et il déclare, sans hésiter, sans chercher ses mots.

— Désolé, mais je t'aime, Maëlle. Je suis fou de toi. C'est pour ça que je voulais t'épouser. Pas pour recoller les morceaux ou me racheter. Mais parce que c'est toi. Parce que depuis que je suis parti, je ne vis plus. Alors je te le dis une dernière fois, sans calcul et sans peur : je suis à toi si tu veux encore de moi.

Je le fixe, incapable de parler. Autour de nous, plus un bruit. Même le vent semble s'être arrêté. Mon cerveau a décroché, mais mon cœur prend le relais. Je sens ma bouche s'ouvrir. Je souris et ça vient de mon ventre. Je fais un pas vers lui, puis un autre.

— Tu vas devoir te débrouiller avec une chambre simple, dis-je enfin. Mais j'ai du rab de draps propres.

Il lâche un rire nerveux, glisse sa main dans la mienne. Je sens la chaleur de sa paume, la vérité de ce contact. Benoît et Paco font des bonds autour de nous. Soléna prétend qu'elle en avait eu l'intuition.

— Avant de vous laisser, les amoureux, j'ai un truc à vous annoncer. J'ai décidé d'arrêter l'alcool. Je vais même ajouter un soin "désintox" dans le programme. Et interdire l'alcool au centre.

— Tu vas perdre la moitié de ta clientèle.

— Peut-être. Mais pas moi, et c'est le plus important.

— On devrait toutes avoir une Soléna dans sa vie, tu sais.

— Et moi, j'aimerais bien être la Maëlle de quelqu'un. Bon, conclut-elle, faut que je recalcule les chambres.

Je me penche et la serre dans mes bras, doucement, longuement. Kevin est là, à côté de moi, c'est une sensation dingue et apaisante à la fois.

Demain, un nouveau groupe arrive, et cette fois, je suis vraiment prête. Pas parce que j'ai retrouvé Kevin. Mais parce qu'il a fallu croire que je l'avais perdu pour comprendre que je le voulais encore. Et que parfois, il faut connaître la peur pour retrouver le courage d'aimer. Accueillir ce qui vient, même si on ne sait pas encore où ça mène.

Dans un coin de ma tête, j'entends ma petite voix s'éloigner, sans un mot. Pas de sarcasme ou d'ironie. Juste une tape sur l'épaule, qui veut dire : bien joué.

# *La Costa Drama*

Le pitch: Maëlle travaille dans un centre de bien-être chic en Espagne, coincée entre jus détox, postures de yoga et touristes en quête de lumière intérieure. Elle pensait avoir mis son cœur en veille prolongée, jusqu'à ce que le destin l'oblige à le rallumer.

Une semaine de révélations, de tensions, d'amitiés bousculées et d'élans inattendus va la forcer à se réinventer. Décidera-t-elle d'aimer à nouveau ?

Une comédie romantique, savoureuse et déjantée, où le développement personnel se prend les pieds dans le tapis de méditation.

**TEXTE** MARJORIE ELICH • **MISE EN PAGE** ISABEL SANTANA SANTOS  
• **VISUELS** ILLUSTRATION RÉALISÉE PAR UNE INTELLIGENCE  
ARTIFICIELLE (MIDJOURNEY®) - CRÉDIT: ROULARTA MEDIA GROUP

**Femmes**  
D'AUJOURD'HUI